

CAMILO CASTELO BRANCO

LE PORTRAIT DE RICARDINA

Traduction de René Biberfeld

AU LECTEUR QUI LE LIRA

Ce roman semble vouloir démontrer qu'il arrive des choses incroyables.

L'auteur a connu certains personnages, et il a appris comment se sont produits les événements dont il parle.

Ils lui ont paru cependant si bizarres qu'il s'est demandé s'il avait intérêt à les inventer pour qu'ils soient plus vraisemblables que les vrais.

Sa conscience a protesté, quand la trame de l'intrigue était déjà ourdie sous une autre forme.

La vérité l'a emporté, là où, en fin de compte, et seulement là où il lui est permis de s'imposer : dans les romans.



I



'ABBE D'ESPINHO, un des plus riches du diocèse de Viseu, avait péché dans sa jeunesse. Chose rare, sinon singulière, chez les abbés.

Le serpent de la Tentation lui avait sauté dessus, du cou d'une belle femme autour duquel le messager de l'Averne s'était enroulé.

Le prêtre était galant, de son côté. Il se peut bien que les langues fourchues de deux serpents se soient croisées dans cet assaut, jouant le même rôle dans cette tentation. Si la complice de son délit n'avait pas été égarée par les mêmes filtres, est-il pensable qu'elle aurait fui le manoir de ses pères pour gagner la résidence abbatiale du père Leonardo Botelho de Queirós ? Je m'en remets à la dignité et à la pudeur de mes lecteurs.

L'abbé a pris de gros risques. Clementina Pimentel avait des frères emportés. La résidence fut, au cœur de la nuit, investie et mitraillée. Sans s'inquiéter que la brebis n'appartînt pas à son troupeau, le berger la défendit des loups, en les arquebusant généreusement. Le siège des *fidalgos* fut levé, étant bien entendu qu'on tuerait le ravisseur le lendemain. Le père Leonardo leur fit face, flanqué de domestiques qui n'avaient pas froid aux yeux. Il s'en sortit indemne, et se retira tranquillement, bien résolu à ne pas se laisser liquider sans vendre chèrement sa peau. Les orgueilleuses ardeurs de la famille se refroidirent après un exploit mémorable. Le *morgado* ne fit rien de moins que se jeter sur le manuscrit in-folio de son lignage, et gratter frénétiquement avec un couteau le nom de sa sœur.

Cet événement s'était produit en 1810.

À la fin de l'année 1812, Clementina Pimentel était la mère de deux filles ; Eugénia l'aînée, Ricardina la seconde.

Elles grandirent le plus joliment du monde, éduquées en aristocrates, présumées hériter de bonnes dots. L'abbaye rapportait deux mille *réis* par an. De plus, le prêtre avait recueilli l'héritage d'oncles qui étaient riches. Ils lui laissaient cent mille *cruzados*.

Dès que ses filles eurent atteint l'âge dangereux, l'abbé se mit en tête de les marier à des cousins, neveux de Clementina. Il se flattait d'entrer, avec ses filles, dans la maison d'où il s'était enfui avec leur mère, quinze ans avant.

Les Pimentel accueillirent avec humeur cette proposition, transmise par un habile intermédiaire. Puis ils discutèrent en manifestant moins d'irritation. Ils demandèrent enfin un délai pour réfléchir.

Les dots promises s'élevaient à trente mille cruzados pour chaque jeune fille.

Les fiancés donnèrent leur consentement, étant bien entendu que la mère de leurs fiancées se retirerait dans un couvent avant les noces de ses filles.

L'abbé répondit en faisant observer à l'avoué que, si Dona Clementina devait être une Madeleine, elle ne se laisserait certainement pas séquestrer à des heures aussi indues, et que la justice de Dieu ne tiendrait pas grand compte d'un repentir qui se manifeste à la quarantaine. Bref, cet esprit fort conclut l'entretien en mettant un terme à ces minuties protocolaires.

Les Pimentels réfléchirent encore. Ils se trouvèrent soudainement philosophes. *Philosophes*, cela correspondait à "tolérants", à moins que cela n'eût signifié "effrontés".

– Réfléchissons en philosophes, disait le frère de Clementina. Que les jeunes filles viennent à condition que leur mère ne mette pas les pieds ici.

Ils communiquèrent à l'abbé cette modification.

– Non, Monsieur, rétorqua le prêtre. La mère ira là où ses filles se trouveront.

– Réfléchissons en philosophes, dirent les Pimentels entre eux. La mère pourra venir de temps en temps ; mais l'abbé, jamais.

– Non, Monsieur, insista l'abbé. J'irai voir mes filles, parce que je les aime beaucoup, et je ne donnerais certainement pas soixante mille cruzados, si j'étais obligé de ne plus les revoir.

Il n'y avait pas de place pour une telle ignominie dans la panse d'une famille issue de Don Ordonho I^{er}, roi des Asturies.

Toutefois l'on débattit trois semaines au sujet de ce scandale. La philosophie l'emporta ! Don Ordonho I^{er}, heurta de son casque la dalle de son tombeau, en essayant de s'exhumer pour écorcher vifs ses petits-neveux, quand il leur entendit dire :

– Eh bien, laissons venir l'abbé. Pensons en philosophes. La honte qui nous a été infligée il y a quinze ans, c'est une chose dont plus personne ne parle. Tout s'oublie. Ç'a été un malheur ; toutes les familles souffrent de telles taches. Dans ces conditions, soyons philosophes comme tout le monde.

L'abbé écouta ce message, et dit :

– À présent, j'y consens, mais il faut qu'ils viennent me les demander, on discutera des papiers après.

C'était beaucoup ! Un tel raffinement dans l'avilissement des futurs maris de ses filles trahit un méchant caractère, un naturel malicieux, qui ferait la honte d'un fakir, et encore plus d'un abbé chrétien, non seulement chrétien, mais catholique, non seulement catholique, mais père ! La philosophie ne suffit pas à expliquer la bassesse des

Pimentel. Ce sont des raisons plus triviales qui les déterminèrent à entrer, guillerets et soumis, dans une maison que leurs parents et leurs oncles avaient, dix-sept ans avant, arrosée de coups de fusils. Disons d'abord la plus poétique : Eugenia et Ricardina étaient belles. Passons à l'autre qui ne recelait pas le moindre soupçon de poésie : les revenus de la maison des Pimentel ne suffisaient pas à régler leurs intérêts annuels à divers saints usuriers qui exerçaient leur métier par l'intermédiaire d'intermédiaires portant le nom de "confréries".

Au nom de Saint Martin, des âmes saintes et de Notre-Dame du Rosaire, ils étaient fort souvent priés de payer leurs dettes à la cour céleste. Si cette circonstance se répandait dans le canton des créanciers, l'on pouvait espérer que ces saints avisés interviendraient dans le district des plaignants, en les invitant à se montrer généreux avec leurs débiteurs.; mais dans le district de Viseu, toutes les sentences désavantageaient les Pimentel, et l'on en était à saisir les fruits restants au nom des âmes ou du Seigneur Saint Joaquim.

Il y a des saints qui, après avoir été béatifiés pour avoir subi le martyre, continuent d'être flagellés en ce monde en servant de prêtre-nom. Saint Martin par exemple donnait aux gens dévêtus la moitié de son manteau ; et voici que la confrérie qui veille sur lui ici-bas, dispose vilainement de son argent, et enlève leur manteau à ceux qui ne lui paient pas leurs intérêts. De tels faits inspirent beaucoup de dévotion aux fidèles.

Et, à cause de tels intérêts, le domaine des Pimentel dépérissait à vue d'œil et les riches héritières fuyaient les descendants des Ordonho, des Mauregato, et d'autres princes, figurant toujours dans l'in-folio où le nom de Clementina avait été barré.

L'on fit venir Eugénia et Ricardina.

Luís demandait la première, qui était brune, avec des yeux vifs et noirs, grande et nerveuse, hautaine et rieuse. Carlos demandait la seconde qui était blanche, avec des yeux rêveurs et fixes, une complexion lymphatique, une taille moyenne, un air mélancolique et réservé, un certain abattement qui aurait donné plus d'inspiration aux poètes que l'autre.

C'était la première fois qu'elles voyaient leurs cousins de si près, elles ne leur avaient jamais parlé, ni soupçonné les projets de leur père. L'abbé avait défendu à leur mère de souffler le moindre mot sur ses intentions. "Je ne veux pas, disait-il, que les petites, si je n'arrive pas à mes fins, en soient fâchées et se plaignent de leur infortune ; qu'elles n'aillent pas prendre ces faux pas à leur compte."

Interrogées par leur père en présence de leurs prétendants, elles tombèrent des nues ; mais la surprise avait des effets différents sur les deux jeunes filles. Le jubilation intérieure se lisait dans les yeux d'Eugénia. Luís était un charmant garçon. Ricardina, elle, laissa voir dans ses yeux quelque chose de ce qui se passait dans son âme, c'était

la résolution des larmes. Les lèvres de l'aînée s'entr'ouvrirent, quand sa pudeur le lui permit, et dirent :

– Je suivrai la volonté de mes parents.

– Et la tienne ? demanda l'abbé.

– Elle aussi.

– Que réponds-tu, Ricardina ? demanda le père Leonardo.

– Si vous le permettez... je donnerai ma réponse à une autre occasion.

– Je te le permets, fit l'abbé. Tu répondras quand tu voudras.

Les cousins se retirèrent.

– Il y a là anguille sous roche... souffla l'abbé à Dona Clementina. Que sais-tu de ce qui se passe dans le cœur de cette petite ?

– Rien.

– N'as-tu jamais soupçonné quelque penchant pour Bernardo Moniz ?

– Non. Bernardo est venu nous rendre visite pour ses vacances l'année dernière, parce que tu es allé le voir quand il est arrivé de Coïmbra. Il est venu ensuite prendre congé, et...

Le prêtre l'interrompt :

– Je le sais, dit-il, en comprimant de son index l'aile droite de son nez, et en fourrant dans la gauche une bonne portion de tabac. Ce que je sais, je n'ai pas besoin qu'on me le dise. Tu ne sais rien de plus ?

– Rien de plus... et toi ?

– Si je le savais, je ne te le demanderais pas. Mais je sais qu'il y a quelque chose de louche.

– Qu'est-ce que cela peut être...

– Je ne sais pas ; je te charge de faire ta petite enquête. Je ne le fais pas moi-même, parce que ce sont les femmes qui connaissent le secret de certains recoins de leur cœur. Vas-y, toi, essaye d'arriver à quelque chose.



Clementina alla trouver sa fille qui pleurait auprès de sa sœur.

– Qu'est-ce qui t'arrive, ma petite ?! demanda-t-elle, tandis que la jeune fille, détournait la tête, en faisant mine d'aller repiquer les œillets de son balcon. Tu pleurais, ?

– Moi, ma mère ?

– Oui, toi... Laisse-moi regarder tes yeux... Bien sûr que tu pleurais ! Tu crois que je ne l'ai pas vu ? Qu'est-ce qu'elle a, ta sœur, Eugénia ?

– Rien...

– Ne me mentez pas, mes petites ! On ne trompe pas sa mère... Vous pouvez me cacher bien des choses, mes enfants, pas vos larmes... Approche, Ricardina, pourquoi pleures-tu ?

Interrogée de la sorte, celle-ci regarda sa sœur comme pour lui demander un conseil, ou de ne pas trahir son secret. Eugénia s'en tint à la première hypothèse, et dit :

– Le mieux, c'est de tout dire à maman, tu ne trouves pas, Ricardina ?

– De quoi ?... C'est bien toi !... répondit sa sœur, indécise.

– Le mieux, c'est de tout me dire, oui... renchérit la mère. Des secrets que l'on cache à sa mère, il se peut qu'ils soient innocents, mais ils n'en ont pas l'air...

– Et vous ne direz rien à papa, n'est-ce pas, ma petite maman ? fit Eugénia.

– Quels peuvent bien être ces secrets, que votre père ne doit pas savoir ?

– Ah ! tu vois ? s'exclama Ricardina. Je te le disais bien.

– C'est bon, reprit la mère. S'il s'agit de quelque chose que votre père n'a pas besoin de savoir, je ne la lui dirai pas. Que voulez-vous de plus, mes petites ?!

– Alors... je le lui dis ? demanda Eugénia à sa sœur.

Ricardina baissa les yeux, son silence valait un acquiescement.

Eugénia commença par raconter que sa sœur s'était prise de passion pour Bernardo Moniz, dès qu'elle l'avait vu.

Sa mère l'interrompit tout de suite :

– Mais elle ne l'a vue que deux fois !... Comment a-t-elle fait pour être si vite prise de passion !...

– Elle l'a vu plus souvent, répondit la narratrice candide.

– Non, ma mère... Elle l'a vu là-bas, dans les chênaies où il allait chasser, et elle le voyait à l'église, le dimanche. Lui aussi, il a été pris de passion pour elle...

– Comment as-tu appris qu'il s'était pris de passion pour toi, Ricardina ? Qui te l'a dit ? Il t'a écrit ?

Les deux jeunes filles échangèrent un regard hésitant.

– De toute façon, le mieux c'est de tout lui dire, déclara Eugénia. Oui, ma mère, il a écrit.

– Qui a apporté sa lettre.

– Personne.

– Personne ! C'est la meilleure !... Alors, cette lettre est arrivée sans que personne ne l'apporte ?

– En arrivant à la fenêtre du belvédère au fond du jardin du presbytère, nous avons vu la lettre entre les rosiers qui forment une tonnelle au-dessus, et nous avons vu Bernardo de l'autre côté du ruisseau, qui regardait dans notre direction. C'est lui qui a posé là cette lettre, quand il nous a entendues rire de sous la treille, et il a supposé que nous allions à ce belvédère.

– Et alors ? dit cette dame, en faisant mine, pour l'encourager, de rester placide et de ne point être effarée par cet incident. Que disait cette lettre ?

– Beaucoup de choses. Vous verrez, maman...

– Quand est-ce que ça s'est passé ?

– Il y a plus d'un mois, quand il est venu pour les vacances de Pâques.

– Et que disait-il ?... Allons...

– Il disait que, dès qu'il aurait fini ses études, il viendrait demander à notre père la main de Ricardina, si elle l'aimait et voulait être son épouse.

– Et tu le voudrais, ma petite ? demanda tristement cette mère.

– Oui, je... si mon père voulait bien... balbutia Ricardina...

– Ton père ne le voudra jamais, ma fille, j'en ai bien l'impression. Voilà une bien malheureuse inclination !...

– Pourquoi, ma mère ? demanda Eugénia. Moniz ne serait pas une personne digne, alors, d'épouser ma sœur ?

– Si... je crois que si ; mais ton père... ne l'a jamais envisagé, il trouvait même que ce garçon lui semblait honnête. Pour qu'il ne consente pas à ce mariage, il suffirait qu'il apprenne que Bernardo s'est permis de t'écrire. Vous ne savez pas ce qu'est votre père, mes enfants ?... Vous ne le savez pas, non...

Dona Clementina se tut, pour se concentrer. Elle poursuivit, au bout d'un moment :

– Cela fait plus de trois ans que votre père songe à vous marier avec vos cousins. Il le veut, et il n'y renoncera pas. Il en fait un point d'honneur, et il m'a fait verser bien des larmes parce que je lui demandais s'il n'y avait pas au monde d'autres hommes... Encore une chose, mes filles... Votre père est l'enfant d'un grand fidalgo, je suis née dans une des maisons les plus noble de notre province, et il veut que ses petits enfants puissent dire qu'ils son fidalgos par leur père et leur mère.

Eugénia l'interrompit, pour défendre l'origine, que personne n'ignorait, du soupirant de sa sœur.

– Tandis que Bernardo Moniz...

– Bernardo, mes enfants, est le fils d'un laboureur pauvre qui a reçu un héritage d'un frère qui est mort au Brésil. Quand ce frère est mort, Bernardo se trouvait à Lisbonne, où il faisait des études pour devenir peintre. Dès que son sort se fut amélioré, son père l'a rappelé chez lui, et l'a laissé partir faire ses études à Coïmbra, ainsi que ses deux frères. Il a fait construire un petit palais dans lequel il habite maintenant, et s'est mis à mener une vie d'aristocrate. Tu comprends à présent ce qu'est Bernardo, si vous ne le saviez pas. Dites-moi alors si votre père acceptera comme gendre le fils d'un laboureur fût-il fort riche et un fort honnête garçon.

– Mais vous nous avez dit, ma mère, que l'oncle Sebastião Pimentel lui avait fait proposer la main de notre cousine Matilde...

– C'est vrai ; mais je vais te dire, maintenant, que, quand ton père l'a su, il a blâmé la bassesse de l'oncle Sebastião, en faisant remarquer qu'en d'autres temps, les peintres n'entraient dans les nobles maisons que pour peindre leurs maîtres... Je te répète que c'est une malheureuse inclination que la tienne, si la raison ne peut l'emporter sur l'amour. Ma pauvre enfant ! continua la mère en la considérant, les yeux pleins de larmes, et le cœur plein du souvenir de son unique, de sa première passion, morte depuis longtemps. Ma pauvre fille, je ne sais que te dire, et quoi faire pour toi, sinon te prier de ne plus penser à ce garçon ! Tu lui rendras un grand service en lui ôtant ses illusions ; parce que ton père est encore l'homme qu'il a toujours été. S'il apprend que c'est à cause de Bernardo que tu refuses ton cousin, va-t-en savoir ce qui arrivera !... Il est capable de... qu'est-ce que j'en sais !...

Ricardina fondit en pleurs entrecoupés de sanglots si anxieux que toutes les tendresses de sa mère ne parvinrent pas à la calmer.

Là-dessus, la porte de la chambre s'ouvrit brutalement.

L'abbé parut sur le seuil. Mère et filles furent prises du même frisson.

Il s'avança vers elles, d'un pas mesuré, ni souriant, ni sévère. Il braqua ses yeux sur Ricardina, qui n'osait le regarder en face. Puis, en se tournant vers Clementina, il dit, l'air jovial.

– Tu n'as pas dit à cette demoiselle ce que je serais capable de faire, si Bernardo l'empêchait de se marier avec son cousin. C'est moi qui vais te le dire, Ricardina. Je commencerai par le prévenir que je ne suis pas homme à le prévenir deux fois. À table !

Il sortit. Ricardina semblait transpercée par le froid qui l'avait pétrifiée.

II

UN AMI !



RICARDINA ÉTAIT L'ÂME LA PLUS DOUCE que les anges créèrent de la grâce et de la beauté du Ciel.

Elle avait treize ans quand elle eut une occasion de manifester son extrême bonté.

Noberto Calvo était un domestique de son père, son bras droit dans ses conflits avec ses paroissiens à cause de ses paroissiennes, un fier gaillard, "un vrai coq, et un rude gredin", comme on dit là-bas. C'était le fils d'une vieille fort pauvre qui habitait un taudis, dans la paroisse voisine. La vieille vivait avec une bru aveugle, veuve, et cinq petits-fils. Son fils, décédé, avait hypothéqué, avec l'accord de sa mère, le taudis et le potager pour emprunter huit pièces d'or. Fatigué de réclamer et d'attendre son argent, le créancier saisit la maison et fit lire à sa débitrice la mise en demeure de vider les lieux dans les vingt-quatre heures. La vieille, désespérée, s'en alla trouver son fils, en lui demandant de la sortir d'affaire. Norberto n'avait que trois pièces de quinze *tostões*, et l'abbé ne se trouvait pas dans le village. Il songea au pire expédient. Il savait dans quel tiroir d'un casier son maître gardait son argent. La patronne et ses filles ne se trouvaient pas chez elles, à ce qu'il crut. Il s'en fut à la chambre de l'abbé, ouvrit le tiroir en tremblant, et vola trois pièces. Il compléta la somme de huit pièces avec ce qui lui restait de ses gages, et renvoya sa mère, en la priant de prier pour lui Notre Dame, parce qu'il se sentait pris à la gorge.

L'alcôve des jeunes filles se trouvait à côté de la chambre de leur père, juste après un salon. Ricardina recopiait un devoir ; elle s'aperçut que quelqu'un entrait dans la chambre de sa mère et ouvrait un tiroir. Elle regarda, par le judas de la porte le corridor qui conduisait à la chambre de son père, et vit Norberto déchaussé qui se retirait sur la pointe des pieds.

Elle sortit peu après, et rencontra le domestique dans le verger. Elle le vit tout jaune, les yeux rouges et en larmes, et lui demanda :

- Qu'as-tu, Norberto ?
- Rien *fidalga*... Que voudriez-vous que j'aie ? !
- Tu es si pâle !...
- C'est moi qui me sens mal, maintenant. D'où venez-vous, *fidalga* ? demanda-t-il, inquiet.
- De ma chambre.

– De votre chambre ? Vous n'êtes pas allée avec votre mère et Dona Eugénia voir le lin ?!

– Non...

– Non ?... Où étiez-vous alors ?... reprit-il, déjà inquiet.

– Dans ma chambre, je te l'ai dit... Tu es passé dans le couloir très lentement...

Le domestique ne réfléchit pas à la façon dont il pourrait se défendre, pour la raison même qu'il n'avait pas réfléchi au crime. Il fondit en larmes, en racontant à la jeune fille les malheurs de sa mère, de sa belle-sœur et de ses enfants, en lui demandant, les mains jointes de ne pas le dénoncer.

– Ne t'en fais pas, Norberto, dit-elle.

Son père, sa mère et sa sœur arrivaient au portail. Ricardina sortit à leur rencontre, toute folâtre, et posa, sur le veston de son père, comme un collier, un rameau fleuri d'oranger.

– Me voilà bien fait ! dit l'abbé, avant de rejoindre sa chambre.

La jeune fille le suivit ainsi que sa mère.

– Je suis bien contente, mon père ! dit Ricardina.

– J'en suis bien aise ; pourquoi es-tu contente ? Es-tu satisfaite de ton devoir ?

– Ce n'est pas cela ; j'ai fait une bonne action, une aumône.

– Voilà qui est bien.

– Écoutez, mon père. C'était une petite vieille, et une veuve aveugle avec ses cinq enfants. Elles venaient demander l'aumône pour payer une dette et rester dans la cabane que la justice leur a enlevée.

– Si c'est à justice qui la leur a enlevée, c'est qu'elles ne pouvaient la garder sans qu'il y ait injustice, fit observer l'abbé, en ôtant sa veste et en enfilant sa robe de chambre. Qu'est ce que cette vieille, cette cabane, et cette justice ?

– C'était la mère de Norberto. Il lui fallait trois pièces, et son fils n'avait que trois sous et je ne sais quoi de plus. Et là, cela n'a fait ni une ni deux, je suis allée ouvrir le tiroir, et j'ai fait à la vieille l'aumône de ces trois pièces !

– Rien que ça !

– J'en ai les bras qui tombe ! dit sa mère, alors, comme ça, tu vas ouvrir le tiroir de ton père, et tu donnes trois pièces !...

– Si vous aviez été là, mon père, vous aussi, vous les lui auriez données, répondit Ricardina.

– Mais ton père donne ce qu'il veut, et tu as commis une très mauvaise action...

– Laisse cette petite, fit le prêtre. Si l'action est laide, le résultat est joli. Ne retourne plus à mon tiroir, sans que je te le dise, Ricardina.

Peu après, L'abbé fit venir Norberto et lui dit.

– Écoute, je ne veux pas les trois pièces que la petite a données à ta

mère ; et s'il est besoin de quelque *pinto* en plus, parle-m'en.

Le domestique bredouilla. Le prêtre comprit que c'était la gratitude qui étouffait ce domestique qu'il appréciait.

Ça l'était en effet : parce qu'une fois le péril écarté, Norberto s'agenouilla devant Ricardina, et voulut lui baiser les pieds.

Depuis ce jour, s'il y a un sentiment plus profond que l'idolâtrie, c'était celui que Norberto Calvo vouait à sa maîtresse, à l'ange qui lui avait permis de préserver sa loyauté, salie par l'inconséquence de son amour filial.

III

RÉACTIONS



TABLE ! avait dit, impérieusement l'abbé.

Il mangea à s'en péter la sous-ventrière, prit son café tranquillement sous la tonnelle du jardin, renvoya ses filles, et bavarda avec Dona Clementina sur des sujets gais, tournant autour de la façon d'amasser un bon millier d'*escudos*.

Puis il alla voir les fruits qu'avaient donnés les arbres, en s'entretenant tendrement avec sa compagne, qui était surprise de sa placidité, et n'osait pas lui donner une occasion de parler de sa fille.

C'est lui qui lui en donna une, en lui demandant son impression sur Ricardina.

– La malheureuse enfant ! dit-elle craintivement.

– Fort malheureuse... confirma le prêtre.

Là-dessus, comme le soleil tapait encore, ils entrèrent dans un tunnel de myrtes et de cyprès, qui ne laissaient pas le soleil zébrer la terre battue, ni entrevoir, dehors, un long cercle de hêtres entrelacés à des ormeaux. Ils parlaient.

Norberto Calvo avait vu les deux sœurs dans le verger. Ricardina pleurait sur le sein d'Eugénia.

Le domestique n'osa pas demander à sa maîtresse pourquoi elle pleurait. Il s'éloigna tristement, et s'en alla travailler au champ qui longeait le tunnel. En passant, il entendit la voix de l'abbé. Il s'approcha doucement, poussé par le désir de comprendre les larmes de sa sauveteuse adorée, et entendit ceci :

– Tu te trompes, Clementina. Je n'oblige pas ta fille à se marier contre sa volonté ; mais je ne consens pas non plus à ce qu'elle se marie contre la mienne. Entre ces deux extrêmes, il y a un moyen terme, c'est qu'elle ne se marie ni avec ton neveu, ni avec Bernardo

Moniz. Il n'y a pas de père plus indulgent. Un autre lui aurait dit : "Pas d'histoires !" Moi pas. Qu'elle reste célibataire, mais qu'elle se marie avec le divin époux.

– Religieuse ! s'écria-t-elle.

– Pourquoi pas ? Bonne sœur, ce sera l'affaire d'un mois au plus. Mais pas une religieuse à la mode — une mijaurée gâtée par les muguets accrochés à ses grilles. Une religieuse, selon l'institution, voilà ce que j'attends d'elle. Une fidèle épouse de l'Esprit Saint. Un couvent austère et pauvre. La richesse des ordres monastiques, c'est une aubaine pour les corps, et du levain pour les vices... Je vais encore y réfléchir. Je ne sais pas ce que cela donnera.

– Et, en plus de cela, une religieuse pauvre ! reprit Dona Clementina. Ton moyen terme est violent. Leonardo ! Plutôt voir Dieu me l'enlever...

– Que Dieu l'enlève, s'il y tient. En attendant, ce que je veux, je l'ai dit, et ce sera fait... Trêve de récriminations, Clementina ! Que veux-tu ? Tu approuves l'amour de ta fille pour le peintre ?

– Non, mais...

– Veux-tu être la grand-mère des petits-enfants de Silvestre da Fonte ?

– Mais, mon Dieu ! s'exclama Dona Clementina, nous ne savons pas encore ce qu'envisage notre fille. Attendons qu'elle réfléchisse et change d'avis.

– C'est ça, réfléchissons. Pas de précipitation. Elle a trente jours pour y penser et réfléchir. En tout cas, la question est simple : ou elle épouse son cousin, ou elle se fait religieuse. Un détail : en attendant qu'elle se décide, aucune personne étrangère n'entrera dans cette maison. J'aurai de bons espions... La moindre lettre qui me tombera sous la main, je la ferai avaler par celui qui l'enverra ici.

– Mais qui va envoyer des lettres ici ?! répondit sa compagne. Bernardo se trouve à Coïmbra.

– Il est revenu chez lui. Ça a commencé. Passe-toi de commentaires, je sais toujours ce que je dis, et pourquoi je le dis.

Dona Clementina se retira pour pouvoir pleurer tout son saoul. Au même moment, Norberto Calvo disparut sous le couvert des branches de hêtres, et se baissa pour couper de la vesce dans la prairie.

– Tu es là, Norberto ? dit l'abbé à l'entrée du tunnel.

– Vous saurez que oui, Monsieur. Je viens d'arriver.

– Viens. J'ai à te parler.

Le domestique s'approcha.

– Écoute-moi bien, mon gars. Ne t'éloigne pas du jardin du presbytère pendant un mois, tu comprends ?

– Oui, Monsieur.

– Qu'aucune personne, connue ou inconnue, qui frappera au portail, n'entre si je ne suis pas à la maison, tu comprends ?

– Oui, Monsieur.

– La nuit, fais deux rondes autour de la maison et du mur du jardin. Si tu aperçois quelqu'un de suspect, attrape-le ou tire-lui dessus, tu comprends ?

– Oui, Monsieur. Il y a donc quelque chose de grave, Monsieur l'Abbé ?

– Tu n'as pas besoin d'en savoir plus.

– Vous me pardonnerez, Monsieur l'Abbé... je vous le demandais... parce qu'enfin... entre vous et moi, il n'y a jamais eu de ces secrets...

– Fais ce que je te dis.

Et il tourna le dos à son domestique avec une morgue aristocratique, fâché de la liberté de cette question.

Au moment où résonnaient les ave-maria, Norberto était assis à côté de la grille en bois où Ricardina élevait des dindons, et leur apportait à la tombée du jour des orties et des œufs durs. Elle était seule.

– Je voulais vous parler, fidalga, dit Norberto, en prenant garde qu'on ne le vît pas. Je vais vous dire ce que je tiens à vous dire de l'autre côté des grilles.

Il fit le tour et se fondit dans un buisson de lauriers qui formait un toit au-dessus du poulailler. Ricardina se colla aux lattes de la grille et l'écouta.

– Monsieur l'Abbé a dit que vous devriez aller dans un couvent pauvre, et a dit des horreurs sur Monsieur Bernardo Moniz. Si vous avez besoin de quelque chose, vous pouvez compter sur Norberto. Il m'a donné l'ordre, si je voyais quelqu'un la nuit près des murs, de l'attraper ou de lui tirer dessus. Vous pouvez être tranquille, fidalga, je ne lui ferai aucun mal, si c'est lui. Je suis prêt à tout, Mademoiselle, mais ne me parlez pas devant votre père, sinon, tout tombe à l'eau.

– Merci, Norberto.

– Il n'y a pas de quoi...

– Écoute...

– Quoi, fidalga ?

– Veux-tu me rendre un service ?

– Tout ce que vous voudrez, Mademoiselle, si c'est pour votre bien.

– Tu posterais une lettre au courrier ?

– C'est pour Monsieur Bernardo ?

– Oui.

– Il veut se marier avec vous, Mademoiselle ?

– Oh ça !

– C'est bon ! S'il veut vous épouser, et si vous le voulez aussi, fidalga, qui pourra vous séparer ?! C'est un bon garçon et il a du foin plein les bottes. Monsieur l'Abbé a la tête dure ! Vouloir à tout prix que ses filles se marient avec les gars de la Reboiça ! Ne pas se rappeler qu'il s'en est fallu d'un rien que leur père ne lui ait collé trois balles dans la poitrine, quand votre mère s'est enfuie ici...

Clementina appela sa fille. La jeune fille perdit contenance, et ne put que dire :

– Vous irez voir s'il y a quelque chose demain à midi sous le vase de marbre au-dessus de la fontaine ? Oui ?

– Oui, fidalga.

Sa mère descendait déjà à la recherche de Ricardina.

– Ton père a demandé où tu étais, dit-elle.

– Ne saviez-vous pas où j'étais ?!

– Oui ; mais que veux-tu ? Il se méfie...

– Qu'est-ce que je fais de mal ?

– Rien... Tu paies les imprudences que tu as faites... C'est un malheur qu'il ait entendu ce que nous disions dans ta chambre.

Elles poursuivirent leur chemin, en bavardant, jusqu'à ce qu'elles se sentissent à l'abri dans une pièce plus éloignée. Sa mère lui rapporta ce qui s'était passé avec l'abbé, et son ordre formel de lui proposer le mariage ou le couvent, en lui donnant un mois pour y réfléchir.

Ricardina allait répondre tout de suite qu'elle choisissait le couvent ; mais sa mère lui objecta qu'elle ferait mieux d'accepter le délai fixé avec une magnanimité admirable par une personne au caractère aussi despotique.

La jeune fille pleura longtemps, et accompagna sa mère à la table à laquelle le prêtre, jovial, attendait avec son autre fille, qu'on servît la tisane.

Pendant la collation, le prêtre bavarda gaiement avec Eugénia, et passa des plaisanteries au ton sombre des sujets politiques, en vitupérant aigrement les libéraux qui, en cette année 1827, jetaient les bases déjà ruinées d'un édifice qui s'écroulerait l'année suivante.

Le Père Leonardo Botelho de Queirós était cousin des Silveiras, une parenté encore plus affirmée dans la politique, royaliste par une lignée de barons féodaux — si l'on peut considérer comme des barons féodaux au Portugal quelques maquignons, maîtres d'équitation dans leurs cantons — royaliste par des intérêts liés à son abbaye, royaliste, enfin, par stupidité, sans déprécier les esprits qui brillent encore et partagent les convictions politiques de l'abbé d'Espinho, par principe.

Dona Clementina Pimentel l'écoutait parce qu'elle était polie et bâillait parce qu'elle ne pouvait pas être plus civile, quand l'abbé lui expliquait les horreurs de la liberté, et lui lisait, pour appuyer ses dires, l'opuscule d'un certain abbé, son ami, où celui-ci s'efforçait de prouver que le général Gomes Freire de Andrade avait été pendu

comme il devait l'être pour offrir une réparation à la justice et à la morale.*

Les deux jeunes filles étaient dispensées d'écouter cette fort chrétienne argumentation juridique du moine. D'habitude, au moment de prendre leur tisane, elles se retiraient dans leur alcôve, où elles attendaient le sommeil, qui ne se faisait pas trop attendre, pour atténuer l'ennui de leur solitude.

Mais, ce soir-là, Eugénia, surexcitée par sa fièvre de fiancée, et Ricardina, par des regrets qu'exacerbait le désespoir, n'arrivaient pas à s'endormir. L'une pleurait, l'autre voulait la consoler ; mais elle versait du fiel au lieu de liniment sur sa plaie, en essayant de dissuader sa sœur d'aimer Bernardo et de lui représenter les délices d'une vie plus joyeuse qu'elle mènerait, comme elle, après son mariage avec leur cousin Carlos.

– Ne me dis pas cela, sinon tout est fini entre nous ! lui chuchotait Ricardina, craignant qu'on l'écût. Je préfère entrer dans les ordres et mourir plutôt que de manquer à ma parole. Aimer un autre homme, ça ne m'est pas possible. Je n'oublierai Bernardo que quand je mourrai.

Eugénia lui répondait d'un ton plus doux, et c'est ainsi que d'arguments en arguments, les échanges se firent moins vifs, jusqu'à ce qu'enfin, à trois heures du matin, elle s'endormît.

Ricardina se leva alors délicatement, tira de sous son matelas un encrier en os, le déboucha très prudemment pour l'empêcher de grincer, s'agenouilla à côté d'un coffre, et elle écrivit jusqu'à cinq heures dans tous les détails ce qui était arrivé en ce jour fatal qui venait de s'achever.

À onze heures, elle descendit au jardin et déposa la lettre, à l'insu de sa sœur, sous le vase au-dessus de la fontaine.

Vers midi, Norberto prit la lettre, et alla demander à sa mère, à l'heure de la sieste, de la porter le lendemain à la poste de Viseu.

Bernardo Moniz pressentit un malheur quand il reconnut l'écriture. C'était la première lettre qu'il recevait à Coïmbra. Il ne s'était jamais abaissé à demander un tel privilège. Il s'estimait assez heureux que Ricardina consentît à lire les centaines de pages qui se trouvaient suspendues chaque semaine à la roseraie du belvédère. Il n'en demandait pas plus. Et il n'avait pas l'impression, en toute conscience, d'en mériter autant.

* Ce devait être le livre intitulé *Réflexions sur la Découverte et le Châtiment à Lisbonne en l'an 1817, par un véritable ami de la Patrie*. Lisbonne, 1818. C'est la pudeur, et non la honte, qui a poussé ce véritable ami à cacher son nom. Il portait l'habit de Saint Benoît, s'appelait Frère Mateus da Assunção, et il a émigré en 1834, avant de mourir à Rome en l'an 1837. Que Dieu ait pitié de son âme.

Il le lut, et la relut, quand ses larmes le lui permettaient.

La jeune fille se plaignait de son sort ; mais elle ne demandait pas que son courtois amant vînt à son secours, ni qu'il se montrât plus audacieux. Elle acceptait d'entrer au couvent, plutôt que d'être l'épouse d'un autre. Elle en était désolée pour son ami aussi bien que pour elle-même. Elle lui apprenait la résignation en lui en donnant un exemple. Elle voulait pourtant qu'il n'en aimât pas une autre avant qu'elle mourût dans son cloître.

La première pensée de Bernardo ce fut d'entrer simultanément dans un monastère d'Arrábida, de Falperra, des monts de l'Ossa, de Buçaco, de São Francisco de Viana, dans un sépulcre bien triste, avec le plus pauvre des linceuls.

Mais son cœur rejetait la mort. Ses regrets le firent réagir d'une façon si ferme et avec tant de flamme que les déserts des cénobites lui parurent des enfers, où la purification des âmes est hypocrite, quand, en quittant le monde, le moine n'a pas pleuré après avoir perdu toutes ses illusions. À vingt-trois ans, Bernardo n'en avait encore perdu aucune.

Chaque heure faisait éclore en son cœur de nouveaux bourgeons qui fleurissaient et exhalaient leur parfum. Il n'avait pas encore vécu. Cela revenait à se donner la mort de serrer le cordelière du moine autour de son cou. Il en était incapable. Il préférait mourir sous ses yeux à elle.

IV

BERNARDO MONIZ



ONA CLEMENTINA PIMENTEL a déjà expliqué l'essentiel de la vie passée de l'étudiant. Son père avait huit enfants, et récupérait de maigres rations de pain pour leur payer leur incessant labeur aux champs. Il en avait envoyé trois au Brésil, où il avait un frère célibataire et près de ses sous. Il avait réussi à en placer deux comme garçons de boutique. Il envoya Bernardo étudier, avec peu de ressources, la peinture à Lisbonne. Il garda avec lui le plus robuste pour l'aider aux labours, et sa fille pour la marier avec une dot de deux cent mille réis, dès qu'apparaîtrait un garçon vaillant qui aurait un bout de terre à lui.

Vous savez déjà, vous aussi, que le frère grippe-sou mourut cousu d'or. L'on s'accordait à penser que, s'il ne s'était pas envolé tout-à-

coup vers la gloire, il laisserait ses cinq cent mille cruzados à diverses confréries, étant bien entendu qu'elles le laveraient du soufre et du bitume de l'enfer, et forceraient pour lui, avec leurs prières, les portes du Ciel. Si cette intention a assuré son salut, c'est une question de théologie morale que je n'aborderai pas ; ce dont je suis absolument sûr, c'est que le défunt a assuré celui de son frère et de ses huit neveux, si un profane est en droit de supposer que cinq cent mille cruzados sauvent neuf pauvres du soufre et du bitume de ce monde.

Prévenu par son père, Bernardo Moniz lâcha ses pinceaux à contre-cœur. La peinture avait proposé une nourriture aux errances en des sphères plus hautes et lumineuses que celles de sa naissance ;

C'était sa poésie et son blason.

La solitude lui parlait. Le ciel, les arbres, les ruisseaux, les horizons, la clarté au point du jour, le rougeoiement des nuages le soir, lui donnaient, à la place de l'amour, les douceurs de la contemplation. Parfois le garçon, sur la plage de Belém, tourné vers la mer, ou dans la ferme de Belas, embusqué sous les branchages, pleurait ; mais la solitude lui envoyait les caresses de ses brises, les trilles des oiseaux, et l'âcreté balsamique de ses buissons. Ensuite, à la lumière de la nuit et les matins qui encouragent l'inspiration, le peintre exprimait son cœur sur la toile, en reproduisant presque toujours les rares variantes d'un même motif. Tantôt, c'était une petite fille de huit ans épiait prudemment le nid d'une fauvette entre les entortillements d'un roncier au bord d'une rigole, tandis que l'oiseau, qui ne cessait de bouger, était posé, haletant de peur, sur un saule de la berge opposée. Tantôt, c'était la même petite fille, assise au parapet d'un belvédère, avec une brassée de fleurs d'églantiers, avec lequel elle bordait le décolleté d'une robe moins blanche qu'elle. À un moment de la journée, la même petite fille lui souriait à l'ombre d'une tonnelle, où elle ornait un panier de pommes de feuillages et de festons. À un autre, assise sur les marches d'une croix, elle avait l'air de contempler tristement une autre petite fille qui se balançait sur l'escarpolette qu'offrait le scion flexible d'un châtaignier.

Cette enfant, toujours la même, aux traits inaltérablement angéliques qu'il reproduisait fidèlement, c'était Ricardina ; l'autre petite fille qui apparaissait plus rarement, et moins transfigurée dans ses tableaux, c'était Eugénia.

Admirable parcimonie de cette imagination ! De si splendides spectacles, et une âme aussi capable de s'inspirer de leur beauté, pour un aussi maigre résultat ! Toujours les mêmes arbres, le même belvédère, le roncier avec le même nid, et une seule image infantile pour relever la monotonie de ces copies !

À force, la pauvreté même de sa fantaisie révélait l'exubérance des trésors de son cœur.

C'était l'amour d'un temps où, sous le manteau rêche du gardien d'un pauvre troupeau, il cachait des ailes d'ange, qui, par moments, le hissaient dans les régions où il croyait que s'élevaient les songes.

À douze ans, Bernardo gardait encore les brebis, dans la bergerie de son père. Il les conduisait aux chênaies qui bornaient le presbytère d'Espinho. À la tombée de la nuit, il passait le ruisseau, et longeait le jardin de l'abbé. Il lui arrivait de voir alors, au bord de la rigole, Ricardina épiant le nid de la fauvette, ou assise au pied de la croix ; de temps en temps sur le belvédère, une seule fois dans la tonnelle en train de mettre des fleurs sur le petit panier de fruits, quand il s'en fut appeler l'abbé pour qu'il vînt administrer les derniers sacrements à sa mère.

Mais — effronté petit pâtre — quelle folle innocence était la tienne quand tu emportais, dessinée dans ton cœur l'image merveilleuse d'une petite fille si éloignée de ta modeste naissance, et de la paille où tu pleurais, enfant, sans qu'aucune tendresse pût te consoler !

À quatorze ans, il aurait pu répondre, en désignant ses tableaux imparfaits : "Je réunissais alors les souvenirs dont mon âme vient aujourd'hui enrichir mon art. Les effets qu'ils produisent, c'est mon cœur qui me les apprend, et la nostalgie qui donne cette lumière et ces ombres, et ce je ne sais quoi d'inexplicable qui me fait rêver et pleurer."

Voilà ce qu'était Bernardo Moniz, et il vivait de ces puérités affectives quand son père lui dit : "Choisis un autre mode de vie ; nous sommes riches, que Dieu en soit loué !"

– Qu'est-ce que ça peut faire que nous soyons riches ?... Je serai peintre.

– Je ne veux pas. Tu seras ce que tes frères veulent être. António a choisi la médecine ; Francisco veut être docteur en théologie... et toi, veux-tu être docteur en droit ?

– Comme vous voudrez, mon père.

– Eh bien, tu vas tout de suite partir à Coïmbra avec tes frères.

Les trois étudiants partirent en 1820 pour Coïmbra entamer leurs humanités.

Bernardo prit un prodigieux avantage sur ses frères et ses condisciple, bien qu'il alternât les études et les exercices de dessin, où il se perfectionnait de jour en jour. Il était bon de graduer les difficultés, parce que ses dessins, comme à Lisbonne, traitaient tous les mêmes sujets : Ricardina, le nid, le belvédère, la croix, la grotte et le panier de pêches. Ses frères se moquaient de lui et se disaient l'un à l'autre : "Il ne sait rien faire d'autre."

Aux grandes vacances après la première année, Bernardo rentra chez lui. L'abbé fut émerveillé des connaissances en latin de ce garçon, quand il le vit se jouer des difficultés d'Eutrope, sur lesquelles butait l'examineur. Ce fut au point qu'il dit à Dona Clementina :

– Qui aurait dit que de la souche de Silvestre da Fonte, il sortirait un fils aussi dégourdi ! C'est un dérèglement de la nature : allez y comprendre quelque chose : un sauvage qui n'en donne pas un autre ! Un âne produit toujours un âne, ou un mulet, ou un baudet, c'est selon ; un rustre n'engendre pas toujours un autre rustre !

Les talents du Père Leonardo Botelho de Queirós admettaient encore des thèses zoologiques de ce calibre !

Bernardo se rendit à la résidence abbatiale afin de recevoir les ordres de sa Seigneurie, pour Coïmbra.

Il vit Ricardina. Il osa la regarder encore avec des transports d'artiste. Il partit. Il entreprit de retoucher les traits de son inspi-ratrice. Tout à coup, il repoussa sa palette, et se dit :

– Non ! Elle elle était comme ça quand j'étais berger. Comme je ne puis ni ne dois rien attendre, il ne me reste plus que mon passé.

L'étudiant vit Ricardina aux vacances des années suivantes, jusqu'en 1826. Il la vit encore, en 1824, dans la fleur de ses grâces enfantines ; un an plus tard, il fut effaré de son passage soudain aux formes divines et au port sérieux d'une dame. Elle avait quatorze ans, et lui, dix-huit.

En cette année 1826, le fidalgo de Reboiça, le frère de Clementina, sonda son esprit, sur ses visées matrimoniales. Comme le garçon ne formula pas l'intention de rester célibataire, il lui fit proposer, en faisant appel à un habile messenger, sa cadette. Bernardo se montra sensible à cet honneur, et fit savoir qu'il ne pouvait donner de réponse avant d'avoir fini ses études.

Comment est né l'amour de Ricardina pour l'ancien berger, dont l'image tremblotait encore dans ses souvenirs d'enfance ?

La question n'est pas seulement oiseuse, elle est stupide.

Comment naît l'amour ? À peine savons-nous comment il meurt.

Quand, à la fin de sa troisième année de Droit, aux vacances de 1826, l'étudiant accrocha aux festons de roses sa première lettre, Ricardina l'avait déjà lue en son cœur et lui avait répondu d'un coup d'œil. Vaillante éloquence des yeux, apprise dans la rhétorique dont les âmes sortent instruites au sein de la NATURE, que j'écris en capitales, car je pense qu'ELLE et DIEU, c'est tout un. Et elle ne lui répondit pas autrement qu'ainsi, cette jeune fille aussi amoureuse qu'effrayée — plus effrayée de son émoi qu'épouvantée par son père.

Il suffit au bonheur de Bernardo Moniz, que sa lettre fût divinisée par des yeux indulgents. Et, quand il y en eut six, et qu'il eut brièvement exprimé de toute la fleur de son âme, ce qu'il ne pouvait sortir de ses entrailles, il s'en alla à Coïmbra faire sa quatrième année.

Nous allons évoquer aussi vite que possible des circonstances étrangères à ce récit. Deux lignes de politique :

En 1827, les passions bouillonnaient, des esclaves volontaires contre les irrépressibles angoisses des dévots de la liberté. L'air était, au Portugal, embaumé par l'âcreté du sang de Gomes Freire de Andrade. L'étendard des agresseurs téméraires d'une stupide tyrannie flottait sur les forteresses. La victoire, sans que fût versée une goutte de sang, trompa les prévisions des plus avisés. Les forces intelligentes conspiraient encore plus à élever l'édifice constitutionnel, alors qu'elles devaient désamorcer les pièges de l'Espagnole et de son fils qui semblait avoir été allaité au pis de cette hyène maternelle.

Les étudiants, plus de cinq cents, avaient aidé à contenir les ardeurs du marquis de Chaves. Ils y parvinrent. Une fois, cependant, restaurée la régence et la Constitution, ils portèrent plus loin leurs regards, et virent les horizons assourdis de tempêtes.

Ils s'allièrent et conspirèrent. Ils prêtèrent serment et offrirent leur vie et leur honneur pour garantir définitivement leurs engagements. Ils mirent à portée de leurs poignards et de leurs balles les sbires abjects et les despotes couronnés. Tous gravèrent en même temps sur le front du lâche ou de l'apostat la marque de l'exécration, sans épargner sa vie.

Bernardo Moniz rejoignit cette réunion de deux cents conjurés ; parce que le langage de ce cénacle était sublime, il parlait d'ÉGALITÉ ; égalité de droits, de devoirs, quelles que soient les origines, et les provenances casuelles ; égalité en somme des cœurs, égalité entre le fils du laboureur et la fille du noble abbé.

Et quand le secrétaire eut lu à quelles terribles obligations l'on s'engageait en prêtant serment, Bernardo se sentit glacé d'un froid qui n'était pas de la terreur. Il fut comme transi par le murmure de chaque jeune homme, fils, amant, époux, là, à la table de la présidence, au moment où il promit, la main posée sur la lame d'une épée, de tuer et de mourir avec le même courage.

Il jura cependant.

Et il avait juré, le 22 Mai 1827, avant de recevoir la lettre de Ricardina.



MÈRE ET FILLE



QUINZE JOURS APRES, l'étudiant passa devant le presbytère, en revenant chez lui, avec ses deux frères.

L'abbé traversait le parvis qui séparait l'église du presbytère. Il les vit, et tourna la tête quand ils le saluèrent, pour ne pas répondre à l'urbanité des jeunes gens.

Francisco, qui faisait sa troisième année de médecine, dit à Bernardo.

– Je m'en vais lui faire tomber son chapeau avec la queue de mon mulet.

– Non, fit son frère, je te le demande vraiment.

– Ce prêtre débauché... Quel mal lui avons-nous fait ? murmura l'indocile Francisco Moniz, déjà connu pour ses prouesses à Coïmbra.

Le prêtre ne l'entendit pas. Il eût été dangereux qu'il les entendît. Les vieilles carabines défensives du presbytère étaient polies chaque mois, et essayées sur des cibles sur lesquelles les domestiques s'exerçaient.

Le colérique étonnement du médecin montre que Bernardo cachait à ses frères la lettre de Ricardina, et la fureur de son père.

Le jour même, insensible à la joie de la famille et à ses souvenirs d'enfance, qui faisaient si doucement naître en lui, les années précédentes, les épines de la nostalgie, il essaya de passer discrètement par la mère de Noberto Calvo, suivant le conseil que Ricardina lui avait également donné. La vieille, qui s'y attendait, reçut une lettre et s'en fut, la nuit, trouver son fils, qui, la carabine sous le bras, faisait sa ronde autour du mur du jardin, suivant les ordres renouvelés et pressants de l'abbé.

La réponse de Bernardo Moniz trahissait son désespoir. Aucun expédient ne se présentait qui lui permettrait de se rendre maître, en tout bien tout honneur, de Ricardina. Il avait contre lui le père de Ricardina et le sien, qui ignorait la corruption des mœurs, et ne connaissait qu'un énorme scandale : — la vie de l'abbé. Pour Silvestre da Fonte, les filles de Clémentine étaient... les filles d'une telle mère. Que Dieu délivrât l'un de ses garçons de la tentation d'épouser une fille issue d'un coït maudit. Le robuste cultivateur, morigéné par sa richesse, avait déjà dit que c'est à contre-cœur qu'il donnerait son Bernardo à la fille de Sebastião Pimentel, car elle était la cousine des

autres. C'est dire la répugnance qu'il aurait à le donner à une fille de l'abbé.

La seule issue, et la plus aisée, c'était pourtant, dans une situation aussi désespérée, la fuite, un dénouement alors plus ordinaire qu'aujourd'hui. En ce temps-là, pour transférer judiciairement une fiancée de la maison de son père à une autre, il n'y avait qu'à prendre sur son dos, si les exécuteurs de la loi avaient affaire à des parents ayant pignon sur rue et blason sur le linteau de leur porte. La loi se recroquevillait de peur et les jeunes filles poussées à ces extrémités s'enfuyaient. Maintenant, cette action que l'on appelle un enlèvement pour ménager la pudeur des fugitives consentantes, c'est comme un oiseau rare qui rejoint le phénix des fabulistes. Grâce à la rigueur du juge et du greffier du quartier, au jour d'aujourd'hui, une demoiselle qui s'enfuit pour se marier ne demande aucune excuse, sauf si ses humeurs romanesques répugnent à de telles vulgarités.

La fille de Clementina Pimentel n'était pas comme ça. Ricardina repoussa les suggestions de Bernardo, en refusant de souscrire à son plan d'évasion. Elle lui expliquait le grand amour qu'elle avait pour lui, sans vouloir en donner la preuve par un acte indécent ; elle voulait mourir en l'aimant ; mais avec la bénédiction de Dieu et de sa mère. Elle partirait pour le couvent, dès que son père lui en donnerait l'ordre, et de là, tant qu'elle le pourrait, elle lui rendrait des comptes sur sa vie.

Une si louable réponse ne dissuada pas Bernardo Moniz. Les conclusions qu'il en tira blessèrent son cœur et son amour-propre. Il n'y a pas d'âme plus défiante que celles qui sont prévenues contre les dédains suscités par une basse origine. Défiante et orgueilleuse. Il y vit aussitôt de la mauvaise foi et une astuce mal déguisée de Ricardina. Elle s'était repentie, ou avait été offensée par l'insolente proposition du plébéien ; on lui avait rappelé, ou elle s'était rappelée qu'elle l'avait connu alors qu'il gardait les brebis ; elle avait cédé aux instances de son père et aux séductions de son cousin ; quoi qu'il en fût, elle ne l'aimait pas. Voilà les hypothèses qui se pressaient dans l'esprit du fils de Silvestre Moniz, mieux connu, et toujours connu en dépit de ses cinq cent mille cruzados, sous le nom du père Silvestre da Fonte. L'étudiant répondit comme un halluciné aux sincères réticences de la jeune fille ; il développa les topiques ordinaires des êtres offensés dans leur orgueil plébéien ; parce qu'il est singulier de voir manifester l'arrogance d'être né du peuple, par quelqu'un qui réprouve la morgue des aristocrates. S'agissant d'amourettes entre des cœurs qui n'ont pas un sang aussi pur, il y a des vapeurs de hargneuse hauteur chez l'homme de basse extrace, qui exige une grande charité, en plus d'une extrême passion, chez la femme qui le supporte.

Ricardina pleura en lisant ses accusations terriblement iniques. De *ingrate* et *cruelle* à *vaine* et *perfade*, Bernardo épuisa le vocabulaire de la jalousie furieuse. Cet ange de patience répliqua, l'invitant à lui rendre justice avec ces émouvantes formules : "Quand je serai au couvent, mon ami, tu me demanderas pardon. Dès maintenant, je te pardonne..."

Le jeune écervelé se reprit. Il répara le mal qu'il avait fait, il assainit sa plaie avec le baume des larmes. Qu'importait-il ! Ricardina insistait pour ne pas s'enfuir de chez elle. De si honnêtes scrupules ne s'accordaient pas à l'exemple de sa mère, dont les filles avaient deviné le passé, depuis que, dans le registre des baptêmes, elles avaient découvert qu'elles n'avaient pas de père, ou que, si elle en avaient un, l'abbé avait écrit *inconnu*, alors que c'était lui, le rédacteur de cette inscription, qui ne se reconnaissait pas lui-même.

Les quinze derniers jours du délai fixé par le prêtre passèrent rapidement.

À la fin du quatorzième, Dona Clementina dit à sa fille :

– Cela fera demain un mois, Ricardina...

– Je le sais bien, ma mère.

– As-tu réfléchi à ce que tu vas dire ?

– Oui, ma mère. Il y a longtemps que j'ai pris ma décision. Quand mon père le voudra, j'irai au couvent.

– Que me dis-tu ma fille ? ! Tu t'obstines alors...

– Je ne m'obstine absolument pas... Me marier avec le cousin Carlos, ça m'est impossible. Vous ne voulez pas, ma mère, que j'épouse Moniz. Ce que je vais faire ? Mon père est résolu à me mettre au couvent... j'y vais.

– Mais écoute ma fille, fais traîner les choses, demande plus de temps...

– Je ne vois pas pourquoi... Tous le temps que je passerai à tromper mon père ne fera qu'accroître sa haine pour moi. Le mieux, c'est que j'y aille tout de suite. Je vous regretterai beaucoup, ma mère, ainsi que mon Eugénia chérie ; je pleurerai beaucoup ; mais il y a un avantage : c'est que ma vie sera courte.

– Ce n'est pas nous que tu regretteras, fulmina sa mère, pleine de rancœur, avec un sourire amer, je sais où tu laisses tes regrets et ton cœur...

– Vous vous trompez, ma mère, balbutia Ricardina, j'ai beaucoup d'affection pour Bernardo, mais plus encore pour ma famille. Si ce n'était pas le cas... je pourrais commettre une action qui vous ferait beaucoup de peine...

– Quelle action ? fit Dona Clementina, comme une qui connaîtrait par expérience les actions que l'on commet en général dans des situations analogues. Qu'est-ce que tu ferais ? T'enfuir ?

La fille ne répondit aux questions de sa mère qui insistait, exaspérée :

– T'enfuir ? réponds... Tu crois que, s'il commettait cette infamie, Bernardo vivrait vingt-quatre heures ? Tu ne sais pas le père que tu as, non plus que le fils de Silvestre da Fonte ne connaît Leonardo Botelho de Queirós ! Il le tuerait, aussi sûrement que je te le dis ; et toi, malheureuse, je ne sais pas s'il ne vaudrait pas mieux pour toi partager le sort de l'homme qui nous ferait un tel affront ! Il t'a donc déjà invitée à t'enfuir ? s'exclama Dona Clementina en grimaçant de rage.

– Vous êtes hors de vous, ma mère ! dit Ricardina, effrayée. Je lui ai dit que je ne voulais pas m'enfuir, ou qu'il me...

– Que voulais-tu dire alors ? reprit sa mère, avec moins de flamme. Voilà que je suis toute en sueur ! *S'enfuir !...* Ce mot me fait horreur !

Elle se concentra en donnant les signes d'une angoisse et d'une douleur profondes, en regardant fixement les yeux embués de sa fille ; quelques secondes après, elle répéta :

– *S'enfuir !...* Sais-tu ce que c'est ?...

Et, parcourant du regard les portes derrière lesquelles on pouvait l'écouter, elle continua, en baissant la voix, presque à l'oreille de Ricardina :

– Je me suis enfuie, ma fille, aveuglée par une lumière infernale ; et quand j'ai ouvert les yeux, et que j'ai compris ce que c'était, et que l'on ne pourrait jamais réparer cet acte, je suis devenue devenue la malheureuse la plus inconsolable au monde. Regarde : je suis jeune. J'ai 37 ans. Tu vois mes cheveux presque blancs ? Regarde tes tantes, mes sœurs aînées, comme elles sont jeunes ! Tu ne les a pas vues passer là-bas à cheval, en compagnie de tout ce beau monde ? Elles venaient se montrer, pour que je les envie, que j'en souffre et que j'aie honte de moi... J'ai connu, ma fille, le chagrin et la honte. Je me suis vue dans une glace après les avoir vues, et je suis allée, les yeux brûlés de larmes vous chercher, ma fille, toi et ta sœur, pour vous tenir dans mes bras, et me rappeler que mes sœurs n'avaient pas deux filles, deux anges, comme moi...

Palpitant de tendresse, Ricardina se serra contre le sein de sa mère, embrassa ses joues perlées de larmes et murmura :

– Ôtez-vous de l'idée que je pourrais m'enfuir, si vous voulez savoir ? Si je vous quitte, ma mère, ce sera pour Dieu.

– Mais, Ricardina, reprit sa mère d'un ton suppliant, en la caressant, pourquoi ne te maries-tu pas avec ton cousin ? N'est-il pas beau garçon ? Crains-tu qu'il ne soit un mauvais mari ? Ah ! je sais, moi, qu'il va bien aimer ma Ricardina, avec ton visage aussi joli que

ton âme... Le bonheur appartient à ceux qui sacrifient le plus leurs inclinations. Tu verras comme tout s'oublie, tout se dissipe, sauf le remords d'une action d'abord condamnée par la société, puis par notre conscience... Tu ne peux comprendre ces paroles, ma fille... Dieu veuille que tu ne t'en souviennes pas quand tu pourras les comprendre, car tu seras alors aussi malheureuse que ta mère...

– Ne pleurez pas, ne pleurez pas, ma petite maman chérie, protesta la jeune fille, en essuyant ses larmes avec son mouchoir.

– Et que vas-tu me promettre, ma fille ? ajouta Dona Clementina avec un sourire, en affectant le soulagement.

– Que dois-je promettre ?

– D'épouser Carlos, mon neveu ?

– Je ne peux pas, ma mère, parce que je hais ces gens-là. Je ne les ai jamais vus dans cette maison avant qu'ils puissent en ramener je ne sais combien d'argent. Ce qu'ils veulent, c'est que ma sœur moi nous emportions l'argent là où ils en ont besoin...

– Tu as raison ! s'exclama Dona Clementina, soudain volubile. Tu as raison ! Ton âme voit bien l'abjection de ma famille ! J'imagine à présent à quel point ta répugnance est grande !... Je ne la combats pas... Fais ce que te dira le bon ange de tes prières... Entre au couvent, entres-y, mon amour. Tes cousins ne te connaissaient pas avant de savoir que ton père donnait trente mille cruzados à chacune de ses filles. Ils me tournaient la tête si par hasard ils me voyaient, quand je m'avançais vers eux, le cœur plein de tendresse. C'étaient eux-mêmes qui me baisaient la main, il y a un mois... eux que j'avais regardé avec l'humilité de la pécheresse en leur demandant de m'accorder le plaisir de les contempler... et de me laisser éprouver la joie d'avoir encore une famille, de mettre les pieds sur le sol où j'ai laissé ma jeunesse... Ils étaient outrés de me voir... poursuivit-elle, comme transportée par une violente colère. Ils m'évitaient, et je crois même que mon père les aurait punis s'ils ne m'avaient évitée... Oh ! tu ne sais pas les conditions humiliantes qu'ils ont posées, avant de venir ici demander ta main et celle de ta sœur... je ne vais même pas te les dire, parce que je veux te cacher l'orgueil de ton père, un orgueil qui fait faire des bassesses... J'ai tout de même été heureuse de voir les fils de mon frère, je me suis imaginée de nouveau chez mes parents, entourée de ma fille, de tant de parents, de tant d'amies qui m'ont toutes craché au visage, croyant que mes larmes ne me faisaient pas assez souffrir !... Pauvre femme ! C'est une faiblesse dont tu me délivres, ma fille ! Tu m'apprends à être noble dans le malheur et tu ne sais pas à quel point j'aurais dû l'être... Je ne te le dis pas ; ton âme me devine... Écoute, je ne peux pas te défendre parce que ton père a une volonté de fer, il est inflexible, et je n'ai pas, dans son esprit, la même valeur que l'opinion de Norberto et des domestiques, qui mourraient pour assouvir ses vengeances. Ma fille, tu ne peux pas

compter sur ta mère, si ce n'est pour prendre encore plus part à tes chagrins. Si tu entres au couvent, il est encore possible que je demande à ta supérieure d'avoir la charité de me laisser venir là finir mes jours avec toi. J'irai te voir, si ton père me le permet ; je t'écrirai sinon tous les jours, je te raconterai la suite de ma vie, tant que Dieu voudra que je sois l'exemple de la pénitence. Ma fille... mon cher ange du Ciel... Comme je me sens proche de toi ! s'exclama-t-elle, en embrassant désespérément la jeune fille qui la serrait contre son sein, en lui baisant le front — je t'ai fait ma confidente... Il y a dix-sept ans que j'attends cette heure... Je disais tout à Dieu ; mais mon cœur ne cessait d'étouffer... Je respire à présent, je sais qu'il y a un cœur qui compatit à ma douleur... Écoute... Clementina s'interrompit, en tendant l'oreille : — ton père arrive... Qu'il ne voie aucune trace de tes larmes...

VI

ANGOISSES



U EST TA MÈRE ? demanda l'abbé à Ricardina.

— Je pense qu'elle est à la salle de couture.

— Qu'elle vienne à mon petit salon.

En passant près de sa fille, Clementina lui glissa :

— Je ne te l'ai pas dit ? Il reste un jour...

— Courage, ma mère... Dites-lui que je suis contente d'entrer dans n'importe quel couvent.

Le Père Leonardo marchait, le souffle court, de long en large dans cette vaste pièce.

— Veux-tu que te dise une grande coquinerie ? hurla-t-il, dès que son épouse franchit le seuil de la porte.

— Laquelle ?

— J'étais à la sacristie, quand Bernardo Moniz est entré dans l'église et qu'il a marché droit sur moi. Je lui ai demandé ce qu'il voulait. Il m'a prié de l'écouter calmement et avec indulgence.

« — Parlez donc, je suis calme ! lui ai-je dit. Il me sert alors tout un galimatias, avec de grosses gouttes qui coulaient sur son visage, et il a fini par me demander Ricardina..

« — Et qui vous a donné, monsieur Bernardo, l'audace de courtiser la fille de Leonardo Botelho de Queirós ? lui ai-je demandé, comme si je ne le voyais plus.

« — Mon cœur, a-t-il répondu.

« — Quel est ce diable de cœur ? ! Je ne sais ce qu'est le cœur ! Ce que je sais, c'est que vous vous êtes permis de poser les yeux sur une dame

qui ne peut être la bru de votre père. Vous avez compris, Monsieur ?

Que pouvait-il dire ? Il s'est cabré, en prenant des airs de fierté offensée, et m'a dit, en gonflant son jabot :

« – Mon père et un homme de bien, et je suis le fils de Maria Clara, l'épouse vertueuse de mon honorable père. »

Sais-tu que ça me démangeait de l'étrangler, là, sur place, et de lui fracasser la crâne contre le coin de la porte ? Je parie que tu as compris l'affront qu'il t'a lancé à la tête ? Il voulait dire que sa mère était plus honorable que toi...

– Si c'est ce qu'il voulait dire, fit remarquer Clementina Pimentel, il a raison...

– Il a raison ?!

– Oui... Que suis-je donc, Leonardo ? Quel nom me donne le monde ? Quelle idée mes parents avaient-ils de moi avant de s'apercevoir que tu donnais soixante mille cruzados à tes filles ?

– C'est pour ça que je leur ai infligé l'humiliation de venir ici, pour la raison même que tu seras là-bas reçue avec beaucoup d'affection ; c'est pour cela que j'ai amoncelé des quantités d'or, pour déverser des tombereaux d'argent sur ces misérables, jusqu'à ce qu'ils mettent le nez sur la pointe de mes bottes, tu comprends ?

– Oui, je comprends... mais après la société va rire d'eux, comme de nous...

– De nous ?! Tu m'as bien l'air de divaguer ! Qui se moque de moi ? Qui ?

– De toi, personne : tu es un homme, l'on te craint et l'on te respecte ; mais de moi...

– Qui se moque de toi, Clementina ? Je consentirais donc que tu sois un objet de railleries ? Tu te fais une telle idée de moi ?

– Ne te mets pas dans cet état, Leonardo... Dis-moi ce qui s'est passé après avec Bernardo.

– Ce qui s'est passé ? Je l'ai prié de quitter les lieux, s'il ne voulait pas que je le raccompagne, à grands coups de pied, hors du parvis... Et il a filé, sinon... je lui faisais avaler les dents. Cette espèce de coquin !... Venir me parler, lui, le fils de Silvestre da Fonte, de l'honnêteté de son abruti de père, et de la vertu de sa loqueteuse de mère !... Passons à l'essentiel. As-tu parlé à Ricardina ?

– Oui.

– De quel côté penche-t-elle ?

– Elle est prête à entrer au couvent.

– C'est bien dit. Demain je pars aux premières heures. Il se peut que je reste trois jours absent. Le couvent se trouvera loin, et sera sûr. Le temps d'y aller et de revenir, fais-lui son trousseau. Si ce n'est pas possible, on le lui fera là-bas.

Le lendemain, au point du jour, l'abbé d'Espinha, à l'écart, sous le couvert d'une chânaie, achevait ainsi de donner ses ordres :

– Ne lui tire pas dessus dans la journée ; suis juste tous ses mouvements, et ne lâche pas de l'œil Dona Ricardina. Mais la nuit, là, tu le vises à la poitrine, et laisse-moi m'occuper du reste. Tu comprends ?

– Oui, Monsieur. Vous pouvez partir tranquille : si je l'aperçois la nuit, il restera là où il sera.

– N'aie pas peur de lui, tu as entendu ?

– Peur ! Moi !... Vous ne me connaissez pas, après tout ce temps !

– Je te connais, mon gars ; mais vous, dans le coin, vous n'en avez que pour ces fripouilles... parce qu'elles sont riches...

– Qu'est-ce que ça peut me faire qu'elles soient riches ! Je n'en ai, moi, que pour mon maître, et je ne me soucie pas plus de tirer sur Bernardo que de voir apparaître le Diable de l'Enfer !

– Je peux partir tranquille, Norberto ? Frazão et Torta savent déjà ce qu'ils ont à faire...

– Vous pouvez partir le cœur serein, et l'esprit libre.

Dès qu'il vit la fidalga, Norbero lui fit signe. La jeune fille qu'il révérait descendit aussitôt au jardin.

– Mademoiselle, dit-il, prévenez s'il vous plaît Monsieur Bernardo qu'il ne doit pas apparaître ici ce soir. Je ne lui veux pas du mal ; et même, si je peux le sauver, je le ferai, en mettant ma poitrine devant lui ; mais votre père a donné l'ordre à Frazão et à Torto de lui tirer dessus pour le tuer, et ils sont capables d'atteindre une hirondelle d'une seule balle.

La jeune fille, alarmée, lui répondit :

– Envoie-lui ta mère, tu veux bien, Norberto ? Pour l'amour de Dieu !...

– Ne dites pas pour l'amour de Dieu, ce n'est pas nécessaire, fidalga. Il vous suffit de dire fais ceci, fais cela. Je m'en vais tout de suite envoyer un message à la vieille.

Inutiles précautions !

Bernardo Moniz, à cette heure-là, prostré sur son lit, se consumait dans les flammes de la fièvre, ou se débattait, pris de convulsions délirantes, dans les bras de son père et de ses frères. Le sang dont ses yeux étaient injectés, quand l'abbé lui avait décoché sa dernière insulte, avait reflué vers sa tête au bord du dérangement cérébral. Étouffée par la rage, que l'image de Ricardina vint atténuer, sa poitrine fut embrasée par le feu qui bouillonnait dans ses artères et remplissait ses yeux d'éclairs.

À l'heure de la sieste, son frère lui dit qu'une vieille voulait les voir, qu'ils connaissaient. Son angoisse diminua aussitôt. Il s'assit sur son lit et demanda à son père de laisser entrer cette femme. Le vieillard, consterné, se retira avec ses enfants, et son visage s'éclaira quand il

vit entrer la femme dont il espérait qu'elle soulagerait son Bernardo.

En entendant le message que lui faisait passer la fidalga, le garçon sauta de son lit, et il écrivit ces quatre lignes :

"Veux-tu t'enfuir aujourd'hui ? Demain il sera trop tard, parce que je me sens mourir. Ton père m'a broyé l'esprit, mais le cœur est resté vivant. Veux-tu t'enfuir aujourd'hui ? Veux-tu sentir les délices d'arracher de son tombeau ton malheureux ami ?"

À la fin de l'après-midi,, Norberto remit cet mot à Ricardina, et renvoya, par la vieille cette réponse :

"J'ai juré à ma mère que je ne m'enfuirais pas ; ce dont j'ai besoin, ce n'est pas d'échapper aux douleurs qui m'attendent : c'est de mourir ; si Dieu m'enlève avant toi, j'appellerai ton âme. Si tu me précèdes, tu n'auras pas à m'attendre longtemps. Ma mère a beaucoup pleuré, parce que mon père est venu lui dire que tu as insulté son infortune. Je ne l'ai pas cru. Je paie, en te rendant cette justice, toutes les injustices que tu m'as faites. Ma mère est très malheureuse. Lui infliger de nouveaux tourments, ça m'est impossible. Si je pouvais franchir ce pas comme tu me le demandes, il faudrait qu'elle n'ait plus d'yeux pour le voir, et plus de cœur pour ressentir cette douleur. Sois mon ami, Bernardo ; vis pour moi. Penses-y : je me sens mieux en te sachant en vie. Si tu meurs, il n'y aura plus au monde que cette malheureuse, qui risque de partir plus tôt qu'elle ne pense. Adieu. Si tu arrives à savoir où se trouve mon couvent, écris-moi, et il est possible que je t'y voie. Adieu, ma sœur arrive ; et je me cache déjà de tous... "

L'adorable patience qui s'exprimait dans cette lettre eut une heureuse influence sur le cœur de Bernardo. Comme honteux de sa pusillanimité, le désespéré reprit courage, à mesure qu'il relisait les paroles réconfortantes de Ricardina. Il n'y avait pas là de quoi espérer ; mais un effort exemplaire, et une résistance intraitable aux angoisses futures.

Il conçut à nouveau, en retrouvant sa sérénité, l'idée de partir pour quelque monastère isolé. Son imagination se représentait les douceurs d'une épreuve comparable à celle de Ricardina. Il ne voyait pas d'autre issue qui convînt mieux à son état, et ne voulait même pas l'envisager. Il le lui déclara résolument, quand il lui fit ses adieux en termes retenus, en exprimant une sublime résignation aux desseins du Très-Haut.

Dans sa réponse, Ricardina désapprouva ce projet : "Je n'entre pas de mon plein gré dans un couvent, écrivit-elle, j'y suis forcée ; jamais je ne me repentirai d'une décision que j'ai été forcée de prendre ; tu te sacrifies, toi, sans améliorer mon sort pour cela. Je nourrissais l'espoir de te voir. Si tu entres dans un monastère, tout est fini pour moi. Je te demande de ne pas y entrer. Je ne sais ce que me dit mon cœur... "

Le lendemain, à la tombée du jour, la Père Botelho de Queirós, en arrivant, alla voir Norberto, avant de demander Clementina.

– Il n'y a rien à signaler dit le domestique. Nous faisons notre ronde à partir de neuf heures du soir, tantôt l'un, tantôt l'autre, jusqu'au jour. Nulle âme qui vive n'est entrée ici, chez nous, et les fidalgas ne sont jamais allées à leur fenêtre, à ce que j'ai vu.

– C'est bien.

Les jeunes filles vinrent au palier de l'escalier lui baiser la main. Il la céda à contre-cœur à Ricardina et caressa les joues de l'autre.

Il dîna, en faisant bon visage, et ne relut pas le livre de son cher Frère Mateus Brandão contre cet athée de Gomes Freire ; il ne lut rien, pas même son bréviaire. Sur le chapitre des croyances religieuses, l'abbé d'Espinho était ultralibéral, mises à part certaines superstitions, qui étaient, elles, d'une monstrueuse stupidité.

Voici les mots qu'il échangea avec Dona Clementina :

– Et alors ? La petite ? A-t-elle changé d'avis ?

– Non.

– Que lui as-tu dit ?

– Rien. Ça ne vaut pas la peine de lui faire la leçon. Elle veut entrer au couvent.

– Ce sera après-demain. Quelqu'un est resté pour faire les démarches auprès de l'évêque de Lamego.

– Elle part pour Lamego ?...

– Oui pour le Couvent des Chagas. Elle doit faire un an de noviciat. J'espère qu'elle n'ira pas jusqu'à prononcer ses vœux. L'affaire là-bas ne se présente pas de la même façon.

– Elle n'ira pas jusque là, non... Elle mourra avant.

– Que Dieu ait pitié de son âme. Je préfère la voir morte que femme du fils de Silvestre da Fonte. Les morts ne font pas rougir les vivants.

– Ils les déchirent avec les regrets qu'ils laissent, fit Dona Clementina.

– Quand les vivants n'ont aucune dignité.

– La dignité... la dignité... répondit-elle en souriant tristement.

– Oui, la dignité ! Et alors ?

– La dignité d'une mère... c'est le cœur, Leonardo.

– Et voilà qu'on nous le ramène, ce cœur!... On veut gouverner le monde avec le cœur !... La tête est passée de mode !... Eh bien, Madame, j'ai une règle invariable !... Toute fille désobéissante perd son droit à l'estime de ses parents.

– Et ne perd pas peu de chose... Je l'ai perdue... et je sais ce que j'ai perdu...

– Raison de plus, répliqua rudement l'inflexible abbé, raison de plus. Tu vis mal ? Tu le regrettes ? Ça fait une raison de plus pour réfréner les libertés de ta fille, qu'elle n'aille pas subir le même sort.

– Que Dieu la tue ! s'exclama-t-elle, noyée dans ses larmes.

– C'est bon ! C'est bon ! grogna le prêtre. Trêve de pleurnicheries intempestives. Le mal qui a été fait, reste fait ; le mal qui peut être fait, on le prévoit et on trouve un remède ; c'est ce que je fais.

– Bien, dit sereinement Dona Clementina en réprimant sa douleur. Tu veux que je la prévienne ?

– C'est clair. Demain la voiture arrive ; après demain, on prend la route.

– Qui va avec elle ?

– Toi et deux domestiques. Il y a là, à Lamego mes cousins, qui sont chargés de l'accueillir et de la conduire au couvent.

– Tu ne me dispenses pas d'y aller, moi ?

– Non. Il le faut. Qui va y aller, sinon ? Tu sais bien que nous ne connaissons pas de dames pour cette mission.

– C'est que je ne peux pas supporter la douleur de notre séparation. Où trouverai-je la force de faire mes adieux à ma fille ?

– Te voilà encore avec tes lamentations de pleureuse ! Quelle scie ! On dirait que les femmes se traînent un bidon de larmes !

– Laisse-moi pleurer, Leonardo ! cria-t-elle en joignant les mains.

– Eh bien, pleure, pleure une bonne fois pour toutes ! vociféra l'abbé, avant de se précipiter vers le jardin.

Dona Clementina sortit après lui, et s'en alla tout droit à la chambre de ses filles.

Elle embrassa Ricardina, lâchant les vanes à ses larmes, tandis qu'elle lui déposait des baisers sur ses lèvres et ses yeux.

– Tu t'en vas après-demain mon amour du Ciel !...

– Patience, ma mère, dit tranquillement sa fille, patience ! Qu'attendions-nous d'autre ? Je le savais déjà...

– Et j'irai avec toi... J'irai pour la dernière fois t'embrasser à la porte du couvent...

– Ce ne sera pas la dernière, maman... J'ai demandé à Dieu de vous enlever en même temps que moi. Mon Seigneur m'a entendue. Qui devrait me donner l'exemple de la résignation ?

Dans le même élan, les yeux fixés sur l'image d'un Christ de l'oratoire des filles, Dona Clementina s'écria, après une longue pause :

– Vous voulez bien, Mon Dieu ?

Qu'avait-elle silencieusement demandé à Dieu ?



VII

CE QU'ELLE DEMANDAIT À JÉSUS



'ABBÉ CONSENTIT à ce que sa fille lui fit ses adieux. Engénia déplora moyennement le départ de sa sœur. Ce fut Clementina qui pleura affreusement, en tenant dans ses bras celle de ses filles qui restait. De tels sanglots dépassaient l'entendement du Père Leonardo, et de sa propre fille.

Il se fit dans cette maison un silence triste. L'on entendait, pourtant, de profonds sanglots dans le cellier. C'était Norberto , cachant son visage dans les fentes entre les pieds de vigne, de peur qu'on l'entendît.

Il n'y avait plus personne qui pleurât.

L'abbé disait à Engénia :

– C'est toi qui es ma fille. Tu seras très riche. Tu le mérites. Tout ce que je peux avoir sera à toi...

– Ça non, protesta la jeune fille, déjà en proie aux regrets, Ricardina est ma sœur. Ne lui veuillez pas de mal, mon père...

– Trouves-tu joli qu'elle tienne à épouser Bernardo ?

– La pauvre ! Elle s'est prise de passion pour lui... Nous...

– Comment ça, prise de passion ! Ta sœur est une femme dépourvue de nobles sentiments... et ta mère...

Il se tut, honteux de lui-même. Il allait dire que la mère n'était pas plus fière que sa fille. La crainte d'injurier Eugénia indirectement étouffa l'insulte.

Pour calmer son irritation, il demanda à sa fille si elle était prête à accomplir sa promesse de se marier avec son cousin.

– Quand vous voudrez, mon père.

– Les dispenses sont rédigées. L'on peut fixer le jour. Ce sera dès que ta mère arrivera.

Et ils décidèrent de l'attendre ; non que le prêtre jugeât nécessaire et bienséante la présence maternelle de Dona Clementina ; c'était qu'il brûlait de la voir pénétrer avec sa fille dans la maison de ses pères.

Le jour où on l'attendait avec les domestiques, ceux-ci arrivèrent en pleine nuit.

– Et la fidalga ? demanda l'abbé.

- Elle est restée là-bas.
- Où ça ?
- Au couvent avec la jeune fille. Voici une lettre du cousin de Votre Seigneurie, où ces dames ont passé la nuit.

Le père Leonardo sauta entre les rideaux damassés de son lit, et alla lire la lettre à la lumière de la veilleuse.

Son informateur disait en quelques mots qu'une heure après être descendue chez lui, elle lui avait demandé d'envoyer quelqu'un l'accompagner au palais de l'évêque, à qui elle avait besoin de parler de toute urgence. « Mon fils est allé l'accompagner, continuait le narrateur, puis il m'a dit que Dona Clementina était arrivée à se faire conduire par un serviteur de l'évêque en présence du prélat, avec qui elle était restée cinq quarts d'heure seule à seul avec l'évêque. Elle était revenue et s'était enfermée dans la chambre de sa fille, sans vouloir assister au souper, et la jeune fille ne s'est pas éloignée de sa mère. Tes cousines ont eu beau faire, elle ne sont arrivées à rien. Il n'y a pas eu moyen de les amener à prendre une tisane, ni de les obliger à force de prévenances à prendre leur dîner dans leur chambre. Aujourd'hui, à onze heures, c'était l'entrée au couvent. Dona Clementina a pénétré dans la cour intérieure avec sa fille et a présenté à la prieure la licence de l'évêque qui lui concédait de demeurer en tant que séculière dans le monastère tant qu'elle désirerait mener une vie conventuelle. Quand nous l'avons appris, nous en avons été stupéfaits, et aussi touchés de voir la mère et la fille embrassées et en larmes, tandis que Dona Clementina, tournée vers une croix, s'exclamait : Grâce à Dieu, tu as entendu ma prière. Défendez-moi à présent, Seigneur ! »

« La porte du monastère s'est refermée, et je me suis rendu à l'Évêché. L'évêque m'a tranquillement écouté, et m'a demandé ce que je voulais à la fin. Je lui ai dit que Dona Clementina... Là, il m'a tout de suite coupé la parole en disant : "Dona Clementina s'est conduite en chrétienne. Ce qu'elle a fait aujourd'hui, elle aurait déjà dû l'avoir fait. Que Dieu permette qu'elle persévère, et meure dans la grâce de Jésus-Christ, dont elle s'est tellement éloignée en vivant avec son complice, sur qui pèse une terrible responsabilité." Que pouvais-je objecter ? Tu sais qu'aucune logique et aucune rhétorique ne sauraient plaider pour toi, si l'on considère l'aspect religieux de la chose. J'y ai passé un certain temps, et ce n'est que maintenant que j'ai pu renvoyer tes domestiques... »

C'était suivi un N.B. rédigé en ces termes : «Dona Clementina vient d'envoyer la lettre ci-incluse » .

Le prêtre vit ce qu'il y avait écrit sur l'enveloppe : *pour ma fille Eugénia*. Il l'ouvrit. Il y avait ces mots : "Tu n'as pas besoin de moi, ma fille, pour être heureuse. Tu as un père, et tu vas avoir un époux. Ma pauvre Ricardina n'avait, elle, personne, si je l'abandonnais.

Reçois ma bénédiction, et soutiens ton père dans ses tribulations quand l'heure sera venue pour lui de les connaître. Ta mère, *Clementina*."

L'abbé déchira la lettre, en trois mouvements brusques, et entreprit d'enfiler ses pantalons. Il attendit le point du jour, et appela Norberto. Il fit seller deux mulets, alla frapper à la porte d'Eugénia, lui dit qu'il partait, et prit le chemin de Lamego.

Il mit pied à terre dans la cour de la résidence épiscopale. Il se fit annoncer. L'évêque, qui se méfiait de son hôte, s'entoura de domestiques. Quand ils se trouvèrent face à face, les yeux du Père Leonardo, moins rouges que ses joues en flammes, jetaient des étincelles.

Ses jugulaires palpitaient sous la pression de son gosier gonflé, où sa voix restait bloquée, étouffée par la rancœur.

Le prélat attendait, non sans épouvante, que cette bourrasque éclate.

Elle finit par crever, quand l'abbé lui demanda de quel droit on lui volait la mère de ses filles.

L'ineptie de la question fit sourire l'évêque :

– Qui a volé la mère de vos filles ? La mère de vos filles est une pécheresse, la concubine d'un prêtre, et d'un pasteur d'âmes ?

– Oui ! brailla le prêtre.

– Eh bien, si elle l'est, soumettez-vous à Dieu, comme elle.

– Qui c'est, Dieu ? Votre Excellence ? rétorqua le prêtre.

– Dieu, c'est lui ! dit l'évêque en désignant un retable représentant la scène du jardin de Gethsemani.

Le Père Leonardo ne suivit pas des yeux la direction qu'indiquait le vénérable prélat. Il fit deux pas tremblants, serra entre ses mains convulsées son chapeau de soie et grailonna :

– Savez-vous qui je suis ?

– Votre nom m'est connu, Monsieur l'Abbé d'Espinho.

– Je ne suis pas l'abbé d'Espinho : je suis un homme, et en tant qu'homme, je m'appelle Leonardo Botelho de Queiros. Souvenez-vous bien de ce nom, Monsieur l'Évêque.

– Je n'ai rien à faire de votre nom. Respectez la juridiction de votre prélat, Monsieur l'Abbé. Veuillez vous recommander à l'évêque de Viseu, qu'on me dit être un bon théologien et un prince exemplaire de l'Église. En attendant, je vais vous dire, Monsieur Leonardo Botelho de Queirós, ce qu'on dit à tout homme vicieux et corrompu. *Nisi pœnitentiam habueritis omnes similiter peribitis*. Ce sont les paroles de Saint Luc, Monsieur l'Abbé... *Et annuntiabam, ut pœnitiam agerent, et converterentur ad Deum, digna pœnitentiæ opera facientes*. Paroles des "Actes des Apôtre", Monsieur l'Abbé.

Le père Leonardo ne savait pas assez de latin ; il comprit cependant que l'évêque l'engageait à faire pénitence, ce qui le fit cyniquement pouffer, et il tourna le dos à son respectable censeur, en disant :

– Nous userons de notre idiome portugais.

– Il vous faudra le faire, Monsieur l'Abbé d'Espinho, rétorqua suavement le prêtre en souriant.

L'arrivée s'était déjà divulguée à Lamego du bravache tonsuré, qui avait, dans sa jeunesse, rendu son nom célèbre par des exploits qui n'avaient rien à envier à ceux du début de sa vieillesse. Ses parents l'attendaient, terrifiés, devant le palais, et craignaient pour l'évêque. Ils vinrent à sa rencontre, et s'efforcèrent de le calmer en lui représentant les conséquences humiliantes de sa conduite pour lui, et plus encore pour Dona Clementina Pimentel dont les parents étaient honorablement connus dans le pays.

L'abbé s'apaisa quelque peu, assiégé qu'il était de messieurs et de dames, ses cousines, auxquelles il promit de se comporter d'une façon conforme à sa naissance et à son état. Il plia quand on évoqua l'éclat de sa condition.

Il ne ferma pas l'œil de la nuit, l'esprit à bout et le corps macéré, après la longue trotte sur son mulet, neuf lieues de rochers de chez lui à Lamego.

Au point du jour, il sortit furtivement de sa chambre et prit le chemin du Couvent des Chagas. Il attendit que les portes s'ouvrissent, et s'annonça à sa fille. On le conduisit au parloir où Ricardina l'attendait.

Certains mémoires disent que le Père Botelho de Queiroz pleura, quand il vit sa fille. Ma science expérimentale doute du cœur humain. Admettons qu'il ait pleuré. Ce qui relève des faits établis dans cette histoire, c'est que l'abbé demanda à sa fille :

– Et ta mère ?

– Elle est malade.

– Je veux la voir.

– Elle est au lit avec de la fièvre depuis qu'elle est entrée ; mais si vous voulez, mon père, je lui dis que...

– J'ai besoin de lui parler, fit son père.

La novice sortit et revint avec cette réponse :

– Ma mère ne peut se lever, et vous demande, mon père, de ne plus chercher à la voir.

– C'est ça qu'elle a dit, ta mère ?

– Oui, Monsieur.

– Eh bien, dis-lui que je vais envoyer la voiture de mes cousins la chercher ; si elle est malade, il vaut mieux la soigner hors d'ici.

– Ma mère n'est pas en état de partir, mon père. Mon devoir, c'est d'éviter qu'elle se tourmente plus qu'elle ne le fait. Pardonnez-moi,

c'est pour elle ; je ne lui ferai pas cette commission.

– Elle s'est entendue avec toi ? hurla le prêtre. Vous avez résolu de me faire la peau ? Eh bien, vous vous trompez... J'ai une fille à aimer de tout mon cœur et à qui donner tout ce que j'ai.

– Il nous suffit de peu, ici, rétorqua Ricardina. Puisse ma sœur être heureuse.

– Alors ta mère sortirait comme ça du couvent, répondit ironiquement l'abbé, si je te laissais épouser Bernardo ? Allez, réponds !

Ricardina baissa les yeux, et couvrit deux larmes de ses paupières aux longs cils.

– Oui ou non ? insista son père, Ce que veut ta mère, c'est être la belle mère du fils de Silvestre da Fonte.

– Ce n'est pas un sujet dont on doit parler, mon père.

– Ah non ? De quoi parler alors ? Pourquoi ta mère est venue se fourrer ici ?

– Elle ne me confie pas, à moi, les secrets de son âme. Elle dit qu'elle a beaucoup d'amour pour moi, et qu'elle veut mourir à mes côtés.

– Elle fait très bien, conclut l'abbé, avant de sortir, mal assuré sur ses jambes qui pliaient sous le poids de la colère.

Il écrivit de la maison où il séjournait à Dona Clementina. Son méchant naturel éclatait entre les fausses protestations d'estime. Il se trahissait à chaque phrase. Le fils de Silvestre da Fonte lui inspirait des traits d'un style sarcastique. Il accusait la fugitive d'être une mauvaise fille et une mauvaise mère. Quelle plus vénéneuse insulte pouvait envoyer à son cœur l'âme brutale du prêtre.

À la fin de sa lecture, Dona Clementina brûla la lettre en disant à sa fille :

– C'est un chose que tu ne peux pas lire, ma petite. Fais-lui dire que je répondrai, quand Dieu m'en donnera la force.

Le prêtre ouvrit les yeux. Les parents se répandirent en louanges sur sa prudence et son honnêteté quand ils le virent partir en se contentant de vociférer des malédictions à sa fille, qui lui avait perverti le cœur de sa mère.

Il serait ridicule, s'il n'était ignoble, le séducteur de la pure et belle Clementina Pimentel.



VIII

LA BIENVEILLANCE DE LA MORT



L'ABBÉ CHANGEA D'IDÉES, en négociant rapidement le mariage d'Eugénia. Il imposa une nouvelle condition au fiancé : Luis Pimentel s'installerait chez lui, vu qu'il supportait mal la solitude.

Accord total des Pimentel, doublement heureux de la décision de la repentante Clementina. L'accroc qui, malgré leur philosophie, leur donnait des poussées de honte, c'était la scandaleuse entrée de la "femme perdue" comme ils l'appelaient dans la maison dont elle avait sali de boue les armoiries.

L'on fit les papiers et le mariage au début d'octobre 1827. Luis Pimentel compta les trente mille cruzados convenus, et nourrit l'espoir de récupérer ceux qui étaient destinés à son frère Carlos.

La maison de la Reboiça se libéra des créanciers qui la tenaient à la gorge. Certains jours, l'abbé pénétrait triomphalement dans les salons — où dix-huit ans plus tôt il avait ourdi le déshonneur de cette famille — traçait les plans d'œuvres charmantes et d'une composition parfaite, multipliant les dons qui devaient couvrir de forts généreuses dépenses.

Il fallait voir les tendres embrassades qu'il échangeait avec le frère de Clementina, un vieillard encore frais, féru de généalogie, qui, à force de fouiller dans les branches aux nombreux rameaux de Don Ordonho, roi des Asturies, était parvenu à établir, sans vouloir flatter personne, que le quinzième petit-fils de ce prince fut Dom João Afonso Pimentel, premier comte de Benavente ; et que le quinzième petit-fils de ce comte avait épousé Dona Isabel Botelho Pimentel, laquelle était l'aïeule au douzième degré de Leonardo Botelho de Queirós. Moyennant quoi, la consanguinité des Queirós et des Pimentel était telle et si nette que l'abbé fut proclamé cousin au cinquième degré du frère de Clementina, et que les fiancés, cousins donc du côté maternel, et au sixième degré par leur père. Grâce à quoi, la conscience des Pimentel, sur le chapitre du point d'honneur, fut dégagée des obstacles malvenus. Ils n'avaient même plus besoin de leur philosophie !

Les affaires furent menées à merveille, selon les souhaits du beau-père et du gendre jusque vers la fin de novembre. Un jour, cependant,

Luis Pimentel s'emporta contre Frazão et Torto, les serviteurs préférés de l'abbé, qui avaient placé sur le dos des mulets du beau père les couvertures de ses chevaux.

Les muletiers réagirent vivement, forts du soutien de leur patron. Luis se jeta sur eux, armé d'un gourdin ; mais les serviteurs agressés se défendirent avec une arme identique, cherchant une occasion de l'échiner d'un coup dans le dos.

Norberto calma les esprits ; il était craint de ses compagnons.

Pimentel se plaignit à l'abbé, il exigea que ces insolents fussent renvoyés. Le prêtre voulut calmer son gendre, en obligeant ses fidèles domestiques à lui faire des excuses. Luis ne se contenta pas d'une telle revanche, qu'il trouvait indigne de lui et s'obstina à demander le départ des domestiques. Le prêtre rétorquant, en invoquant une foule de raisons par lesquelles il se sentait tenu, fondées toutes sur sa gratitude pour de bons services rendus depuis vingt ans. Le gendre répliqua que, dans ce cas, c'est lui qui partirait avec sa femme. L'abbé haussa les épaules en écarquillant les yeux, comme pour dire : "Faites ce que vous voudrez".

Luis consulta son épouse :

– Allons-nous nous en aller, Eugénia ?

– J'en meurs d'envie, répondit-elle, car elle idolâtrait son mari.

– Le plus ennuyeux, c'est...

– C'est quoi ?

– L'argent...

– À qui le laisserait-il ? Ricardina, ma sœur, veut se faire religieuse.

Qui peut hériter, à part nous ?

– Tu as raison.

– Allons-nous en, insista-t-elle, cette canaille domestique est insupportable. Mon père se conduit autant en aristocrate pour certaines choses qu'en plébéien dans d'autres... Je ne le comprends pas...

– Et s'il vient nous relancer, tu auras des regrets ?

– Il ferait beau voir !... Moi ! Ce que je veux, c'est t'avoir près de toi, mon chéri. Mon père m'inspire plus d'effroi que d'amour. Quand je pense à ce que ma mère a enduré, ça me donne envie de pleurer.

– C'est décidé, conclut Luís Pimentel.

Il alla voir hardiment son beau-père pour lui dire :

– Oncle Queirós (depuis la découverte de l'aïeul au douzième degré, il l'appelait oncle) puisque vous ne renvoyez pas vos domestiques, permettez-moi de vous dire que nous déménageons. Notre maison à Reboiça reste à vos ordres.

– Merci. Faites ce que vous voudrez. Je vivrai seul. J'ai des neveux à Amarante ; je les ferai venir ici. Je puis encore en doter joliment deux.

– Un Pimentel ne s'effraie pas de telles menaces, oncle Queirós... rétorqua son gendre.

– Qu'est-ce donc qu'un Pimentel ?

– C'est un homme qui a son amour-propre et ne vend pas sa dignité pour trente ou cent mille cruzados.

– Eh bien, bonsoir ! Un Pimentel... savez-vous ce qu'est un Pimentel ? Voulez-vous que je vous le dise ?...

– J'écoute.

– Un Pimentel... c'est un âne. Vous pouvez le croire, c'est moi qui vous le dis... Après tout, faites ce que vous voudrez, et votre épouse avec.

– Heureusement, répliqua Luís, que l'amour de ma femme brise les pointes des flèches que vous lancez contre son mari. Je ne suis pas tellement un âne, que je n'en reconnaisse pas un à vous voir...

– À la bonne heure. Ne me faites pas perdre mon sang-froid... Allez avec Dieu, Monsieur Luís, et laissez-moi... Allez demander à votre père qui je suis.

Une allusion fort blessante si le bouclier de la philosophie n'en avait émoussé la pointe.

À l'heure même, l'on harnache les chevaux.

Eugénia partit sans prendre congé de son père. Était-ce la peur ou la haine ? Les deux peut-être, puisque le mari lui avait répété ce dialogue et la mordante insulte de son beau-père.

Le Père Leonardo se retrouve donc seul ! Il faut voir l'effort qu'il fait pour étouffer en son âme le chagrin de se voir dégagé de tout ce à quoi il avait été quelquefois attaché. Les éclairs de la nostalgie le brûlent, parce qu'elle a l'ardeur du châtement. Elle se retourne contre elle-même, si la solitude l'atterre. Il veut rouer de coups l'image de Clementina et de Ricardina qui, parfois, lui apparaissent assises sur leurs chaises autour de la table, où il se force à déglutir une bouchée. Il se fuit lui-même, et a l'impression à chaque heure de creuser plus profondément dans la boue de sa conscience. Les couches superposées de ses remords sont épaisses ; mais par instants l'étincelle rejaillit, envahit sa poitrine et le saisit dans la farouche sécheresse de son cœur. Le condamné se met à craindre Dieu. Sa foi ne découle pas de sa disgrâce, ni d'un rayon tombant d'en haut, ni d'une réflexion approfondie sur la cause ayant produit ces effets ; sa foi ne trahit que sa lâcheté, la peur de souffrir. Le sybarite, s'appuyant sur son or et la force qu'il avait acquise en surmontant ses épreuves, est épouvanté de ce brusque changement dans sa vie. La douleur ne va pas jusqu'à l'entamer. Il dépasse à peine la quarantaine. Si son âme faiblit, son corps réagit et secoue cette hôtesse importune, qui l'empêche de savourer les bonnes choses de ce monde, lesquelles ne représentent que d'extrêmes douceurs, quand on évacue de la sorte le trop plein. Il reprend déjà les pratiques de sa jeunesse dissolue. Il se souvient de la femme qui avait précédé ses amours avec Clementina, et avec quelle vivacité la suivante avait effacé dans son imagination enflammée toute trace de l'autre.

Comme cette âme se vautrait dans la fange dont les égouts du remords dégorgeaient sa conscience ! Il parcourut d'un coup d'œil les brebis les plus grasses, en comparant celles qu'il avait retenues, comptant bien choisir la plus à même pour éclairer et faire revivre l'obscurité de ses pièces désertes.

Tandis qu'il était perdu dans ces réflexions, qui occupèrent tout le mois de janvier 1828, une lettre lui parvint des cousins de Lamego, avec la nouvelle que Dona Clementina Pimentel se trouvait dans un état grave, et que les médecins n'espéraient plus la sauver. Le cousin ajoutait, ému, que les religieuses, édifiées par la contrition de la pécheresse, ne cessaient de prier, en demandant à Dieu de sauver ce rare exemple de grâce divine. Pour conclure, la lettre lui demandait, par égard pour l'opinion publique, de ne pas se montrer à Lamego, et de ne point venir troubler, de quelque façon que ce soit, les derniers jours de la moribonde.

C'est la première angoisse que Leonardo Botelho ressentit, et elle était sincère, son âme cuirassée contre des douleurs qui font plier les complexions les plus robustes. Ses yeux restèrent secs parce que les larmes ce sont les limbes ; au-delà, il y a le Ciel, le réconfort, le soulagement. Quelle flèche est donc parvenue à percer l'acier de sa poitrine ? Ce devait être le mépris, sinon la haine qu'il lui inspirait, qui avait conduit l'ascétique Clementina à se tourner vers les chimères de l'autre monde, en le désignant comme le bourreau d'une âme qui l'avait fui pour se sauver. Ce satanique orgueil noyait tout germe de compassion. À chaque poussée de remords, il trouvait des forces dans la raison pour réagir et le dissiper en se laissant aller à la rage de se voir sans famille, joué par une fille qui l'avait abandonné parce qu'on ne lui permettait pas d'honorer un vilain, joué par sa mère qui avait pris le parti de la rebelle, joué par son autre fille qui, deux mois après l'avoir quitté, n'avait pris aucune nouvelle de son père.

Plus douces étaient, au même moment, les angoisses de Clementina. Sa cellule débordait de tendres amies se pâmant en observant sa patience, que n'entamaient pas les affres d'une hypertrophie du cœur.

Personne n'aurait pu retenir ses larmes en l'écoutant avouer qu'elle ne méritait pas d'inspirer tant d'amour à des dames sans tache. Il se peut que la malade se soit trompée selon le jugement de ses charitables amies ; ce devaient, cependant, être de bonnes âmes que celles qui n'éprouvaient aucune honte à réconforter une pécheresse aussi invétérée dans le crime.

Arrivée à son terme, entrevoyant déjà, de ses yeux ternes, l'aube du jour éternel, elle dit à sa fille :

– Je te quitte, Ricardina, au milieu de ton noviciat. Il te reste sept mois pour sonder tes inclinations. Ne prononce pas tes vœux par obéissance : si tu aimes encore Bernardo, ne professe pas non plus. Attends, dans cet habit, l'appel de Dieu, qui te remplira de joie. Si ce n'est pas le cas, ne t'offre pas à un sacrifice, inutile pour le Seigneur, dangereux et source de bien des misères pour toi. Je ne sens pas dans mon cœur... — pauvre cœur déjà mort — ce que sera ton avenir... Qui sait ! Peut-être en viendras-tu à épouser Bernardo. Si cela arrive, Ricardina, dis-lui que moi aussi je l'ai aimé, comment peuvent les mères aimer ceux qui aiment noblement leurs filles. Il méritait ton âme, il était... Dieu voit tout... Espère, ma fille, je ne vais cesser de demander au Seigneur qu'il te permette d'être heureuse.

La malade fit une pause, exténuée par des douleurs à la poitrine, et continua :

– Et Eugénia qui n'est pas venue me voir !... Combien de fois lui as-tu écrit, Ricardina ?

– Trois fois, ma mère.

– Que t'a-t-elle dit ?

– D'abord, qu'elle était malade, elle aussi... Ensuite que c'était le cousin Luís qui l'était. À la dernière, aussi...

– Elle n'a pas répondu ?

– Non, ma mère.

– Eh bien, je lui pardonne... Si elle s'est liguée avec mes parents contre sa mère, je lui pardonne aussi... T'a-t-elle dit qu'elle était heureuse ?

– Ah ! ça, c'est ce qu'elle écrit toujours...

– Tant mieux. Luís serait-il très amoureux d'elle ?

– Elle dit qu'il n'y a pas d'épouse plus adorée qu'elle, et me demande de venir jouir du même bonheur qu'elle.

– Ce n'est pas un bon conseil... À chacun sa façon d'être heureux... Et sur son père, elle ne dit rien ?

– Vous ne vous rappelez pas, ma mère ? Elle dit beaucoup de mal de lui... Elle le traite de cruel et de barbare.

– Le pauvre homme ! Quelle vieillesse va être la sienne...

À ce moment, son angoisse s'accrut, aggravée par les sanglots tirés de sa poitrine sans air. Elle fit signe à sa fille d'approcher le crucifix de ses lèvres. Elle le serra contre sa poitrine, convulsivement, tandis que Ricardina allait appeler les religieuses des cellules voisines.

Clementina fit venir sa fille près d'elle, et entoura son cou de son bras, inclinant vers son épaule son visage blême. Dans cette position, elle esquissa un sourire, s'arracha un soupir qui fit vibrer tout son corps, laissa retomber sa tête sur l'avant-bras de sa fille... et n'entendit pas les cris de celle-ci, et les psalmodies des religieuses agenouillées.

IX

ENFIN !



BERNARDO MONIZ était à Coïmbra depuis la reprise des cours. Les prières de Ricardina l'avaient fait renoncer à son intention d'entrer dans un monastère. Les mots "je ne sais ce que me dit mon cœur..." de sa dernière lettre, lui ouvrirent des horizons d'où s'exhalaient des vents chargés d'espoir.

Disons la "dernière lettre" dont vous avez pris connaissance, cher lecteur. Il en est d'autres, cependant, écrites au Couvent des Chagas, et envoyées par l'intermédiaire d'une certaine religieuse, sœur d'un condisciple de Bernardo. Une correspondance régulière s'établit qui ne suscita aucun soupçon. Les espions du prêtre ne percèrent pas ce secret, et ils ne s'y employaient pas vraiment ; ils étaient plutôt étonnés que l'intraitable et hautain père de la jeune fille s'opposât à son mariage avec l'un des plus riches garçons de la Beira.

Les expressions de Ricardina respiraient toujours cet enthousiasme modéré qui n'inspire pas de passion supérieure à la température d'une estime intérieure. Celle de Bernardo Moniz, avec de brefs épisodes de résignation, était en général violente. Il insistait pour qu'elle ne prononçât pas ses vœux, lui proposant des plans d'évasion, mais elle, pardonnant les instances d'un amour éperdu, avait enfin vaincu son obstination, en lui écrivant qu'il lui serait moins douloureux de fuir de chez elle que du couvent où sa mère s'était enfermée. L'étudiant se résigna quelques jours ; mais, la saudade venant à bout de la prudence, les plaintes revenaient, avec le projet de se retirer au Buçaco.

La nouvelle de l'état critique où se trouvait Dona Clementina, agissant sur cette espèce d'égoïsme torturant de Bernardo Moniz, l'arracha de son esprit et le convertit en compassion pour cette jeune fille si malheureuse. Il s'employa dans ses lettres à la consoler. Ses expressions étaient douces comme celles d'un frère déjà adulte qui cherche à distraire et drolote sa petite sœur en larmes devant le cercueil de sa mère. À la nouvelle de la mort de Clementina, succéda un silence de deux semaines, quoique la religieuse, en écrivant à son frère, lui demandât d'expliquer à son ami le silence de Ricardina, dû à la maladie, et encore plus à la continuelle présence des moniales qui se relayaient nuit et jour à son chevet.

Leur correspondance se poursuivit ensuite avec la même régularité. Les sentiments de la novice étaient déjà partagés sur sa profession de foi. Elle avait été fort ébranlée par les toutes dernières paroles de sa mère : "attends " quand celle-ci achevait de louer l'amour exalté de Bernardo. Sa fille n'eut aucun mal à les croire inspirés par le Ciel, les ordres de la moribonde, sanctifiés par vingt ans de secrètes angoisses, du temps où tout le monde la croyait aussi criminelle qu'heureuse. Résolue donc à différer ses vœux tant qu'elle le pourrait, Ricardina rapporta à Bernardo les paroles de sa mère, et sa promesse d'aller demander à Dieu de les unir.

L'étudiant reprit courage.

Au début du mois de février de cette année 1828, l'abbé passa à Lamego en se rendant à Amarante, où il avait son frère morgado. Il demanda à voir sa fille, lui dit doucement qu'il lui pardonnait les chagrins qu'elle lui avait causés, et raconta qu'il allait se changer les idées avec son frère, car il se sentait mourir dans le presbytère isolé de l'abbaye. S'agissant de la profession de foi, il dit que le monde pouvait tourner encore bien des fois sur lui-même.

En réfléchissant à ce qu'impliquaient ces tours du monde sur lui-même, Ricardina songea que son père devenait plus souple à propos de Bernardo, grâce à l'efficacité des prières de sa mère, ou parce qu'il s'était brouillé avec Eugénia. C'est cet espoir que la jeune fille confia à l'étudiant.

Au bout de quinze jours, le prêtre revint d'Amarante, avec un neveu, fils puîné de son frère. Arrivés à Lamego, ils se rendirent au couvent. L'abbé présenta à sa fille son cousin Gaspar Botelho de Queirós, qu'elle se rappelait avoir vu à Espinho dans son enfance.

À la visite de présentation, succéda celle des adieux. Ils partaient tous les deux pour la Beira. Cela n'inspira pas la moindre méfiance à Ricardina.

Mais, quelques jours après, elle reçut dans une lettre de son père une autre de son cousin Gaspar, farcie de galanteries, et des rêveries d'un cœur aimant. De son côté, l'abbé confirmant le contenu du mot de son neveu, lui signifiait son désir et sa *ferme décision* d'aller la chercher au couvent pour les marier, dès que la dispense arriverait de la nonciature.

Ce coup ébranla l'esprit serein de Ricardina, si solide et avisé dans des situations plus critiques.

Elle révéla à Bernardo les mésaventures survenues quand elle commençait à concevoir des espoirs ; elle lui demandait qu'il ne la crût pas capable de ne pas tenir sa parole. Même si son père voulait la tirer du monastère, elle n'en sortirait pas ; et si la supérieure et l'évêque exigeaient qu'elle obéît, elle fuirait où l'époux de son âme le voudrait.

Ce fut comme une déflagration qui l'aveugla ! L'étudiant n'avait pas besoin d'autre précision. Il se dispense d'attendre que les conditions stipulées se réalisent. Il déchire avec une délirante jubilation le voile qui couvrait son secret devant ses frères. Il ne les consulte pas et refuse leurs conseils. Il leur confie son bonheur et se fâche quand il les voit s'assombrir.

Le médecin redoute une issue fatale ; le théologien juge immoral le fait de s'échapper, et abominable la profanation du monastère. Le juriste les réfute : au premier il représente le mystère qui entourera la destination et l'endroit où elle séjournera ; le théologien, il lui reproche plaisamment d'ignorer ce qu'est une profanation, puisqu'il n'envisage pas de mettre le pied sous les toits sacrés du couvent.

Il va trouver le condisciple qui faisait passer leurs lettres. Il lui demande fiévreusement sa protection comme si sa vie en dépendait. Il arrive à trouver une ferme près de Lamego, où son ami a des fermiers. En même temps, il explore les environs de Coïmbra en quête d'une maison bien isolée, et entourée de bois. Par des tierces personnes parfaitement sûres, il loue le pavillon le mieux placé sur la rive gauche du Mondego. Les arbres sont nus et tristes, le fleuve est peu engageant, les oiseaux ne chantent pas quand le ciel est en deuil. Le cadre respire l'ennui et l'amertume ; mais son imagination trouva des charmes magiques à ce lui avait paru, quelques jours avant, une halte sur le chemin de l'exil. Il n'y a que deux Créateurs : Dieu et l'amour.

Le bâtiment installé avec les meilleurs meubles qu'un de ses confidents choisit, il partit pour la ferme suburbaine de Lamego. On l'annonça en même temps à la sœur de l'étudiant et à Ricardina.

La novice attendait quelque trait hardi ; mais bien en deçà d'une telle témérité. La peur la glaça et l'enfiévrâ. Elle voulait se froisser de la précipitation de ces démarches, et lui demander de s'éloigner un peu du couvent ; mais son cœur désapprouvait les excès d'une si sourcilleuse prudence. La religieuse, quant à elle, était surprise de la sagesse démesurée de son amie, elle dénonçait le détachement d'une capricieuse ingratitude devant la peine que prenait le pauvre garçon. Et, à vrai dire, Ricardina aimait à se voir réprimander pour se pénétrer du regret de s'être montée si ingrate.

Grâce au pouvoir de sa sensibilité, la novice répondit cordialement à l'heureux Bernardo ; mais elle ne se dispensa pas de lui reprocher son arrivée intempestive.

Les conditions furent vite remplies.

Son père, irrité par son silence, lui annonça qu'elle avait huit jours pour se préparer. La fin de la lettre mérite d'être reproduite : "Je veux châtier ta sœur, en lui montrant que tu es plus riche et plus heureuse

qu'elle. Je t'achèterai un hôtel particulier à Viseu, et je te donnerai un carrosse. Tu y passeras l'hiver avec ton mari, et moi, qui vais bientôt être nommé doyen de la cathédrale, je vous retrouverai là-bas. Obéis à ma volonté sans m'affliger de tes enfantillages ; tu finiras par me dire que tu es la femme la plus heureuse du monde. Ton cousin Gaspar est la bonté faite personne, et me jure que tu ne regretteras jamais d'être son épouse ", etc.

La fuite se dessinait. La religieuse s'était occupé des détails, car elle avait recueilli les traditions sur les désertions, plus ou moins anciennes, de cette ruche de vierges fatiguées de fabriquer du miel pour les anges.

Ricardina ne suscitait pas la moindre méfiance chez les religieuses. La supérieure la laissait rester dans l'enclos jusqu'à la tombée de la nuit, pour adoucir la sévérité de la vie conventuelle, par dévotion pour la mémoire de sa mère, et pas moins heureuses à la perspective de voir leur habit franciscain revêtu par une jeune fille avec des parents d'une si haute lignée.

L'enclos avait une porte réservée au jardinier, et une autre pour les voitures. Il était facile de s'évader par là à l'heure où le gardien du verger, tout à son travail, laissait imprudemment la clé sur sa porte.

Prévenu du jour et de l'heure, Bernardo Moniz passa, la nuit, de São-Sebastião-de-Arneiros à Lamego, où son condisciple s'était occupé du logement qui devait les accueillir.

Le jour dit, Ricardina passa une grande partie de la matinée agenouillée dans le cloître auprès du tombeau de sa mère. Les franciscaines les plus accomplies s'agenouillèrent à ses côtés, guettant une ouverture pour la consoler. Elle assista au déjeuner sans toucher à sa ration ; elle écouta lire en chaire les pieuses admonestations, touchant les délices de la virginité et la magnificence de l'accueil que lui réservait son divin époux dans le paradis céleste de ses épouses.

À quatre heures, elle embrassa son amie, dont les larmes bouillonnaient tant elle regrettait l'autre. Le froid était glacial ; mais Ricardina, le visage et le cœur en feu, si elle tremblait, c'était de peur.

La nuit tomba.

Le retard de la novice frappa la religieuse, qui craignait juste un accident. Elle envoya des domestiques dans l'enclos, tandis que le jardinier venait demander s'il manquait quelqu'un, parce qu'il avait trouvé, en sortant, la porte ouverte.

Une grande et confuse clameur retentit dans le monastère. On fouilla du regard tous les recoins de la clôture. L'étonnement ne laissait aucune place à un autre sentiment. La réputation de la novice était ébranlée dans l'esprit de la communauté. Jusqu'à un certain point, ce retournement était naturel. Les bonnes sœurs éclectiques, c'est à dire celles qui avaient un peu d'esprit critique et de philosophie pour comprendre que le bien et le mal c'est comme le fil rouge de la

condition humaine, disaient que Ricardina était la fille de l'abbé d'Espinho, et avait hérité du péché de la mère, en attendant de parvenir à l'âge où elle pourrait hériter de sa contrition. Les mystiques étaient tentées de croire qu'il y avait une influence démoniaque dans cet incident, comme dans bien d'autres plus vilains, dont le souvenir ne s'était pas estompé.

Quoi qu'il en soit, l'indignation monastique redoubla, et, la nuit même, on envoya un courrier au prélat, au corregidor et au juge du district.

Tous les destinataires dormirent à peine jusqu'au lendemain, où les justices séculières et ecclésiastiques se mirent en branle en ordonnant une enquête au couvent et dans les environs.

L'enquête établit que, vers onze heures du soir, une barque amarrée face à la Régua avait pris deux personnes, et avait descendu le fleuve, à quatre rames.

Le corregidor prévint les parents de la novice, et ceux-ci envoyèrent un courrier exprès à l'abbé, comme à la personne la plus à même de se lancer sur les traces des fugitifs.

Quand le courrier parvint à Espinho, Bernardo et Ricardina se trouvaient à Vila Nova de Gaia, où ils attendaient un transport — rapide, par calèche — pour Coïmbra. À la fin du second jour de voyage, ils mettaient pied à terre aux Fornos, et y entraient, montés sur des ânes, par des sentiers mal frayés dans des bois de pins, en direction du sud, guidés par le frère étudiant de la religieuse, depuis qu'ils étaient descendus de la calèche.

Ricardina entra dans la maison triste au bord du Mondego. Bernardo s'agenouilla à ses pieds ; elle s'était assise, exténuée, sur un canapé. Il lui prit les mains glacées, les réchauffa à la chaleur de sa respiration, et dit :

- Jamais tu ne le regretteras, épouse de mon âme ?
- Non mon cher ami, répondit-elle fermement.
- Et si le malheur te poursuit ?
- Tu me défendras... le malheur n'est-il pas fatigué ?
- Quelle question ! Le malheur fatigué ! Aurait-il commencé ?...



LA DESTINÉE



QUAND IL EUT SURMONTÉ son désir impulsif de se rendre en personne à Coïmbra, sans être fixé sur l'endroit où sa fille était allée, l'abbé d'Espinho demanda à la justice de Viseu de prendre les mesures nécessaires, et d'exiger l'arrestation de l'étudiant Bernardo Moniz, le ravisseur de Ricardina Pimentel. Le corregidor hésita à lancer un ordre d'incarcération sans être sûr que le suspect était bien celui qu'on lui indiquait avec des preuves pour le moins ténues.

Le corregidor appartenait au parti libéral ; voilà qui explique cette hésitation, quand on sait que les trois frères Moniz étaient des défenseurs des plus ardents de la révolution, à laquelle le corregidor de Viseu devait son poste.

En entendant lire la réponse à sa commission rogatoire, le père Botelho de Queirós se répandit en diatribes contre les deux magistrats qu'il accusait de mépriser l'honneur des familles, ce qui en faisait des ennemis de l'autel et du trône — des sans-culotte*, enfin.

Sévèrement congédié par le corregidor, il brailla :

– Si Sa Majesté Dom Miguel ne vient pas bientôt me rendre justice, je la ferai de mes mains.

– Il y a des bourreaux officiels, Monsieur l'Abbé... fit le magistrat. Si Dom Miguel remonte sur le trône absolu, je suis convaincu qu'il y aura autant d'échafauds prêts à fonctionner que vous aurez besoin, votre Seigneurie...

– Monsieur le Corregidor... commença le prêtre tandis que le sang des Queirós bouillait dans ses artères palpitantes.

– Que voulez-vous dire ?

– Que si vous vous trouviez hors de ce tribunal, vous prendriez deux claques.

Le corregidor cria pour faire venir l'huissier, et lui intima l'ordre de faire emprisonner l'abbé. Il fut entouré d'une puissante escouade d'alguazils qui le conduisit à l'amiable dans son cachot. Aussitôt l'évêque Dom Alexandre Lobo s'en fut intercéder pour le prêtre, à la tête de fidalgos qui partageaient ses opinions politiques. Le magistrat

* *Les absolutistes traitaient de malhados les tenants d'une monarchie parlementaire qui portaient des culottes à carreaux. Nous nous permettons cet à-peu-près. (NDT)*

campa avec une intégrité sans exemple sur ses positions, en intentant une action contre le furieux qui menaçait des hommes voués au sacerdoce de la justice.

Le 22 février, l'abbé d'Espinho était encore en prison, il attendait, depuis la fin du mois précédent, qu'on le fît comparaître. C'était un tigre dans sa geôle, qui se jetait hargneusement sur les grilles, se retournait sur son lit d'insomnie, ou bondissait de long en large sur les pavés de son étroite cellule.

– Je sortirai d'ici un jour ! rugissait-il devant ses visiteurs. Il y aura un bain de sang !

Le 24, la nouvelle parvint à Viseu du débarquement du régent Dom Miguel, aussitôt acclamé comme monarque absolu.

En l'apprenant, l'abbé exigea qu'on lui ouvrît les portes de la prison. Le geôlier ne reconnut pas la validité de cet ordre.

Le 30, la nouvelle arriva que l'on avait formé un nouveau gouvernement, où entra l'évêque Dom Alexandre, qui protégeait l'abbé. L'information ayant été divulguée, le corregidor s'effaça, et le père Leonardo recouvra sa liberté.

C'est vers Coïmbra que la haine l'éperonnait le plus vivement. Il s'adressa aux nouvelles autorités, en réclamant l'arrestation de Bernardo Moniz. Le vice-recteur, ennemi juré des libéraux, fit surveiller l'étudiant, et ne recueillit aucune preuve fût-elle tenue, pas le moindre indice. L'abbé insistait, et les autorités refusaient toute poursuite ; elles craignaient peut-être les assemblées démagogiques de centaines d'étudiants. Cette peur était confirmée par une embuscade, où les assaillants cernèrent l'abbé sous les tours de la Vieille Cathédrale, et firent briller les lames de leurs poignards tout près de ses yeux, en lui intimant l'ordre de quitter Coïmbra.

La victime de cette agression prit peur et regagna son abbaye, dans le dessein de préparer une plus fracassante vengeance.

À cette époque la partie libérale de l'académie se réunissait clandestinement dans des lieux tenus secrets, sous le nom de Club Universitaire Républicain ; elle se donnait pour but de résister à la perfidie du régent, qui s'était déjà manifestée dans les premières mesures du gouvernement absolu.

Il était notoire que l'on préparait une députation du corps professoral et du chapitre de Coïmbra, avec, pour mission, d'aller féliciter Dom Miguel. Le bruit courait que les professeurs élus seraient les deux ennemis les plus acharnés des étudiants qui s'étaient déclarés contre l'insurrection du Marquis de Chaves. La rumeur se répandit également que les deux professeurs choisis tout exprès, Mateus de Sousa Coutinho et Jerónimo Joaquim de Figueiredo, dressaient une liste des étudiants suspects, afin de les faire

sanctionner et rayer de l'Université, en les dénonçant à l'enfant.

Ces informations terrifiantes étant parvenues à une session de deux cents étudiants, au nom maçonnique de "Divódis"* , une clameur jaillit, condamnant à l'unisson les deux professeurs à mort.

À l'heure de cette funeste conjuration, Bernardo Moniz passait la nuit embusqué sous les arbres en fleurs, où Ricardina écartait de son âme toute passion politique.

Elles n'avaient aucune prise sur son esprit absorbé par un si grand amour, les convulsions républicaines. Quand ses frères le rappelaient aux vieilles notions de despotisme et de liberté, il se détournait de ces assommantes questions en disant :

– Mes amis, la politique est un excellent passe-temps pour qui n'aime point. Que m'importent à moi les libertés ? Ce que je veux, c'est aimer librement. J'ai trouvé le bonheur. Il ne me reste rien de mes liens avec le monde.

Et il le montrait suffisamment, en se réfugiant la nuit dans le silence de ses bois à peine troublé par le délicieux dialogue des baisers, plus que par des paroles.

Il avait déjà obtenu, grâce à l'intervention de son contemporain Domingos Joaquim dos Reis, fils du puissant commandant en chef de Sintra, et protégé de l'infante Dona Isabel Maria, la certitude qu'il aurait une licence pour épouser Ricardina, malgré la menace d'une récusation de l'abbé. Fou de joie en voyant jusqu'où allait le dévouement de son loyal ami, il revint à Coïmbra avant le lever du jour, et trouva ses frères encore debout.

– Vous vous êtes déjà levés ?! demanda-t-il, effaré.

– Nous ne nous sommes pas encore couchés, répondit le médecin plongé dans une profonde tristesse.

– Qu'as-tu ? reprit Bernardo Moniz. Pourquoi m'avez-vous fait appeler ?!... Vous êtes d'un sinistre ! Vous pensez que vous allez être renvoyés ? Qu'est-ce que ça peut faire ? Avons-nous besoin du titre de bachelier pour vivre ?

– Tu es loin de comprendre notre angoisse, dit le théologien.

– Parle, mon vieux ! Des histoires avec l'abbé ?

– Non. Tu le saurais, si tu avais passé la nuit ici, c'est la plus affreuse que nous avons eue...

* *Des étudiants républicains ont eu la faiblesse de se croire dignes des Dieux. L'on s'exaltait à cette époque pour un rien. Songeaient-ils aux débuts de la République Romaine ? On manifestait alors sa nature quasiment divine en chassant un tyran. Le mot est une contraction de divus et de dignus. (NDT)*

- Vous ?!
- Oui... Savais-tu que nous nous réunissions cette nuit à cause de cette délégation?
- Oui, je le savais.
- L'on a condamné Mateus et Figueiredo à mort.
- Il fallait s'y attendre avec les gars, répondit Bernardo ; et vous ne vous y êtes pas opposés ?
- Nous avons voulu ; mais nous avons été écrasés par la majorité.
- C'est une folie qui ne peut continuer, reprit le juriste. J'irai leur parler à la première réunion.
- Tu arrives trop tard, Bernardo. Ces professeurs doivent mourir sur la route de Lisbonne.
- C'est horrible, mais alors !... C'est ça qui vous met dans cet état ?... Il vont probablement tirer au sort les exécuteurs... C'est ça qui vous épouvante ? Nous sommes deux cents à être tirés au sort...
- C'est fait...
- Combien ?
- Treize.
- Et qui a été désigné ? L'un de vous !? demanda vivement Bernardo.

Ses frères se turent, ils se regardaient l'un l'autre, les yeux embués de larmes.

Bernardo porta les mains à son sein traversé d'un coup de lance. Il avait lu la réponse dans les larmes de ses frères. Il fit un bond dans leur direction, les fixa droit dans les yeux, et lâcha, d'une voix rauque :

- Je suis un des tirés au sort ?
- Oui, crièrent ses frères d'une seule voix, en l'embrassant.
- Oh, mon Dieu ! C'est impossible ! s'exclama Bernardo en tombant à genoux. Sauvez-moi, mes frères, je ne peux y aller... Je n'ai pas un cœur qui puisse à présent concevoir l'idée de tuer un homme...

Le médecin le releva, le serra contre son cœur, et lui dit :

- Il y a un remède...
- Lequel ?
- Enfuis-toi... Enfuis-toi avec elle...
- M'enfuir...! répondit Bernardo, épouvanté par cette suggestion.
- Oui, t'enfuir, tu connais les articles des statuts des "Divódis" ; tu as participé à leur rédaction. Il est bien précisé que celui qui sera tiré au sort pour les missions les plus dangereuses, s'il se dérobe, sera tué, et sa mémoire exécrée. Ce sont des mots. Mais il y a des hommes tout à fait capables de les réaliser à la lettre. Tu peux endurer l'exécration ? Enfuis-toi, et reste en vie. Nous ne te défendrons pas ; nous t'excuserons ; mais fuis, dès que possible, car nous sommes le 16 aujourd'hui, et que la délégation part le 18. Enfuis-toi en Espagne. Où que tu sois, ton patrimoine te rejoindra. Au bout de quelques années, l'on oubliera cette exécration, et peut-être louera-t-on ta prudence.

Enfuis-toi, Bernardo...

– Non ! hurla l'homme tiré au sort, les joues altérées par la lividité due au reflux du sang vers son cœur. Je ne vais pas m'enfuir ! Le mot "exécration" a pour moi une résonance plus terrible que "mourir". Tu l'as bien dit : j'ai participé à la rédaction des statuts : je n'ai pas rédigé cet article, mais je l'ai approuvé. Il faut que j'y aille !

Il s'arrêta quelques instants, sans proférer un son, haletant ; puis un torrent de larmes jaillit de ses yeux, ses sanglots semblaient d'un coup lui arracher des lambeaux de vie.

Ses frères lui parlaient, pour essayer de la consoler.

– Laissez-moi pleurer ! s'exclama-t-il. Ce n'est pas de la lâcheté... C'est elle qui m'écrase le cœur, qui le tue... ma pauvre Ricardina.

– Ainsi donc, fit le médecin, effaré, tu pleures la perte de Ricardina, comme si le condamné à mort, c'était toi.

Bernardo jeta un regard fixe sur son frère, et se dit, qu'en parlant d'une chose aussi triviale, le médecin paraissait inspiré.

– Qu'est ce qui te révolte ? insista Francisco Moniz : tuer ? Ne tue pas. Vous êtes treize. Deux balles tuent deux hommes. Deux autres balles effraient deux professeurs délégués, que le vote n'a pas condamnés à mort. Restent neuf hommes pour tenir en respect les cochers. Pourquoi ne ferais-tu pas partie de ceux qui n'auront pas à verser le sang ? Laisse-moi rire, il n'y a pas là de quoi pleurer... Et puis, vous aurez le visage dissimulé sous des mouchoirs. Qui vous reconnaîtra ? S'il n'y a pas d'accident imprévu, j'espère que vous rentrerez tranquillement chacun chez vous.

Bernardo reprenait courage à mesure que le médecin lui dispensait ses arguments rassurants et un rien facétieux. Le théologien demeurait triste, il baissait la tête et ne cessait d'essuyer ses sanglots en cachette de son frère.

– Bon ! dit le garçon, ragaillard. Tu as parlé, Francisco, d'un accident possible.

– Oui.

– Imaginons que la pire hypothèse se réalise...

– Laquelle ?

– Que je sois tué, ou que je m'exile pour échapper à l'échafaud des complices de Gomes Freire...

– Quel pessimisme !

– Envisageons-le. Nous allons en parler tranquillement. Mort, ou en exil, je laisse ici Ricardina. Que ferez-vous d'elle ?

– Dis-nous ce que tu veux, si tu veux que nous partions de la pire hypothèse.

– Ce que je veux...

La réponse tardait à venir, car les sanglots l'en empêchaient.

– Ce que tu veux, poursuivit le médecin, c'est qu'elle retourne au couvent ?

- Non.
- Quoi, alors ?

– Dites à mon père et à tout le monde qu'elle était mon épouse clandestine. Si c'est nécessaire, vous ferez un faux certificat de mariage ; vous donnerez une grosse somme à un curé pour qu'il le fasse passer. Est-ce possible, mes amis ? Est-ce possible ? criait-il en les embrassant.

– Oui, répondirent ses frères ensemble. Ricardina ira chez nous.

– Je respire, mes frères ! Maintenant, pardonnez-moi ces larmes, et absolvez-moi de ma faiblesse. Je vais expier la légèreté de me mêler de politique, quand toute mon intelligence et mes sentiments étaient voués au saint amour de cet ange ! Je l'ai trahie, j'étais entraîné par le courant. Je vais être à présent un assassin, puisque la dignité et la bravoure de nos frères politiques veulent se recommander ainsi à la postérité. Je m'en vais, les mains liées, commettre une infamie, qui jamais ne nous sera pardonnée, même si nos têtes, passées de l'échafaud à une pique, demandent à nos descendants la charité, et de les prendre en pitié.

– Que vas-tu inventer à propos d'échafauds ! fit le médecin.

– C'est que je continue à envisager le pire. Les échafauds arrivent...

– Ils arrivent ?

– N'entendez-vous pas le grincement des rouets qui tissent le sparte des cordes ? Allez dans les cachots, si vous voulez voir les bourreaux aux manches déjà retroussées, prêts à monter sur l'estrade. Les échafauds arrivent. Et si on ne les utilise pas pour les auteurs d'attentats politiques, où trouveront-ils des victimes plus dignes ? L'action que nous allons accomplir sera-t-elle de celles que mentionne le Cinquième Livre pour les châtiments dans l'au-delà ?

– Mais vous serez bien fous, à treize, de vous rendre aux sergents !... répondit Francisco Moniz.

– Tu as raison, dit Bernardo en souriant, treize hommes ne se laissent pas arrêter comme ça, si la Providence n'est pas à leurs trousses.

– C'est vrai, fit le théologien, c'est vrai, Bernardo... *si la Divine Providence n'est pas à leurs trousses.*



XI

SOUVENIRS DOULOUREUX



LE JOUR MÊME, Bernardo Moniz fut prié de comparaître sans faute à une heure précise, la nuit, devant le club. Il demanda à ses frères de le représenter et de recevoir, en son nom, le plan de l'embuscade.

– Je ne sais si c'est la dernière nuit que j'accorde à Ricardina, dit Bernardo. L'homme qui aime d'abord ; l'assassin après ; ce sont là des choses qu'on peut comprendre parfaitement.

– Ne va pas à la ferme, protesta le médecin.

– Que je n'y aille pas ?

– Qu'as-tu l'intention de faire ? Dire à Ricardina que, la prochaine nuit, tu vas attendre la délégation ? Auras-tu le courage de le lui dire ? Comptes-tu la convaincre de la nécessité politique d'une telle action ?

– Non ; que Dieu fasse en sorte qu'elle ne me croie pas capable d'un tel forfait. Une femme peut-elle comprendre, sans en être horrifiée, ces héroïques infamies ?

– Soit. Mais auras-tu le courage extrême de passer avec elle les heures précédant l'angoisse de l'assaut ? Si tu peux sereinement regarder Ricardina en face, vas-y. Si tu ne te sens pas sûr de toi, épargne-toi cette entrevue. Je serais plus pressé, moi, d'aller trucider le corps professoral et ses archers que d'endurer une telle douleur.

– Tu as raison, reconnut Bernardo. Je ne vais pas y aller. Tu iras lui dire que j'ai dû m'aliter parce que je me sentais pas très bien, et que je ne pourrai me lever avant deux jours. Je suis incapable de lui écrire... j'en suis incapable...

Bernardo arrivait à peine à retenir ses larmes, mais il ne pouvait les cacher à ses frères parce que sa voix tremblante, entrecoupée et défaillante le dénonçait. Ce que le médecin faisait, sans l'aide du théologien consterné, c'était souligner la facilité d'une telle action, et l'inviolable secret auquel étaient tenues les personnes engagées.

Peu après, entrèrent deux des hommes tirés au sort, amis intimes de Bernardo : l'un était Domingo Joaquim dos Reis, un jeune homme de 20 ans, d'un naturel doux et triste ; le second, 22 ans, un gentil

garçon, étudiant brillant, facétieux, s'appelait Carlos Lidoro de Sousa Pinto Bandeira. Ils s'embrassèrent, l'air taciturne, dépourvus de la moindre lueur d'enthousiasme, comptant tous sur les autres pour leur donner du courage. Là-dessus, arriva un autre homme désigné par le sort, Bento Adjuto Soares Couceiro, 24 ans, une force de la nature, hardi, assoiffé de dangers, fort capable de se moquer d'eux au bord de l'abîme. Il entra, en jouant un passage d'*Oreste*, célèbre ballet tragique, dont il avait vu, au mois d'août de l'année précédente, une représentation au théâtre de São João. Il mima Pylade présentant l'urne qui contient les cendres d'Oreste : l'urne, c'était son bonnet ; et les cendres, des châtaignes pilées qu'il déposait aux pieds d'Égisthe, Bernardo en l'occurrence. Puis, se tournant vers le fils du commandant en chef de Sintra, il cria :

– Tu feras Clytemnestre, Réis, tu as une belle gueule !

Le garçon considérait tristement les turlupinades de Couceiro. Les autres semblaient envier sa belle intrépidité, et sa cruauté de carnivore.

Presque froissé par l'indifférence de son auditoire, Bento Adjuto prit un air sévère, et dit :

– Avons-nous affaire à des hommes ou à des fillettes ? Pouvons-nous compter sur treize frères qui ont prêté serment, ou doit-on voter de nouveau ?...

– Qui t'a dit que notre gravité, c'était de la peur ? répondit fermement Bernardo Moniz. Si nous ne rions pas à tes saillies, c'est ta faute, Couceiro. Présente-nous des scènes plus piquantes, si tu peux.

– J'adore les humeurs hautaines ! Oui, Monsieur ! répondit Couceiro. Tu me faisais penser à un Grec ou un Romain, tu en avais le ton et la posture.

– C'est juste un Portugais, répliqua le médecin, satisfait de l'aplomb de son frère.

Puis l'on discuta d'un sujet qui ferait l'objet d'un vote dans la réunion de cette nuit. Il s'agissait simplement du lieu de l'embuscade ; les autres détails avaient été mis au point la veille.

À mesure que les esprits s'enflammaient sur ce sujet, tandis que Couceiro menait ardemment les débats, les trois amis se laissèrent gagner par un enthousiasme naturel à leur âge, et ne sentirent plus l'accablement qui les avait paralysés, moins par crainte des lois, qu'à cause de leur répugnance à l'idée de tuer, sans y être poussés par une violente haine.

Ils passèrent ensemble la journée à discourir de la sorte. Au dîner, ils portèrent un toast à la liberté, transportés par l'éloquence spartiate de Couceiro. Le théologien avait quitté la table en cachant ce qu'il pensait, parce que ses larmes le rendaient indigne de ce banquet d'assassins, couronnés de laurier à la grecque et à la romaine. À la tombée du jour, entrèrent un par un, les six derniers des neuf tirés au

sort pour immoler leurs victimes. C'étaient Delfino António de Miranda e Matos qui était arrivé de Barcelos il y a peu*, Urbano de Figueiredo, de l'Algarve, Francisco do Amor, l'enfant remuant de Porto, António Correia Megre, Domingos Barata Delgado, Manuel Inocêncio de Araújo Mansilha, de Vila Real, António Maria das Neves Carneiro, de l'Alentejo. Il en manquait deux, dont la tradition conserve les noms, que nos scrupules nous empêchent d'écrire.

L'on trinquait encore, poussé par l'impétuosité qui les avait tous embrasés, sans excepter Bernardo Moniz, qui se distingua comme un buveur de qualité. Il voulait s'oublier ; il voulait passer de l'hébétéude au crime, et brouillait son cœur pour ne pas y laisser transparaître l'image de Ricardina.

Au cœur de la nuit, ils sortirent séparément et parcoururent les ruelles boueuses des "Paços Confusos", où se dessinait la masse sombre de la bâtisse presque souterraine où se tenaient leurs réunions.

* Delfino avait vécu quelques années à Coïmbra, après avoir été abandonné par son père, un avocat de Barcelos. La raison pour laquelle celui-ci l'avait pris en grippe, c'était son indolence : il allait jusqu'à refuser de préparer son entrée à l'Université, malgré ses capacités intellectuelles. Un littérateur distingué, encore vivant, qui hébergea le jeune homme de Barcelos en 1826, quand celui-ci suivait les cours à l'Université, m'a confié que Delfino était un bon garçon, digne d'estime, mis à part son dégoût systématique pour la science. Le studieux contemporain, et bienfaiteur du pauvre garçon voulut lui donner le goût de la lecture, en lui vantant les plaisirs de la culture.

– Je suis sûr que si j'arrive à me faire à la lecture, j'y prendrai beaucoup de plaisir, disait le garçon de Barcelos.

Un jour, mon docte ami, qui m'a procuré ces informations (c'était José Gomes Monteiro, décédé depuis) essaya de lui ouvrir l'esprit avec les beautés de la langue, et l'imagination de Fernão Mendes Pinto. Delfino de Matos repartit avec un in-folio des *Pérégrinations*, et revint quelques minutes après lui rendre le livre en disant :

– C'est très beau ; mais j'ai les yeux qui brûlent. J'en lirai un autre morceau pour voir si je m'y habitue.

Il ne s'y est jamais habitué, à son grand regret.

Quand les étudiants poussèrent jusqu'à Viseu, pour s'opposer au coup de force de Silveira, Delfino de Matos en était.

Dès que son père, qui se lavait les mains de son sort, le vit sur la liste des ennemis du despotisme, il lui écrivit pour le bénir et l'inviter à venir à Barcelos jouir de sa tendresse et de ses biens.

Le jeune homme quitta Coïmbra pour se jeter dans les bras de son père, qui se distinguait comme un des plus fervents partisans du gouvernement représentatif.

Un jour que Delfino assistait à une réunion, on lui souffla quelque chose à l'oreille. Il sortit. Quelques heures après il galopait vers Coïmbra à bride abattue.

Il était l'un des treize qu'on avait tirés au sort.

Trois mois après, sa tête était l'une des trois exposées à l'angle du gibet dressé au quai du Tojo.

Les treize "Divódis" tirés au sort, jurèrent d'accomplir ce qu'avait décidé leur Comité. Aucune voix ne se leva pour contester l'accord auquel on était arrivé. Ils mirent au point l'attaque et les précautions à prendre au moment de battre en retraite. Treize hommes, c'était trop pour en tuer deux ; mais il était nécessaire de ligoter les cochers et les domestiques, en inspirant avec assez de force la terreur aux autres députés, moins odieux, à qui l'on épargnait pour cela le châtement suprême.

À une heure, les conspirateurs se séparèrent.

Quand Bernardo Moniz arriva chez lui, Francisco Moniz était revenu de la retraite de Ricardina. Il rapporta que celle-ci avait été affectée par cette nouvelle inattendue ; mais qu'elle s'était calmée et avait cru le médecin ; elle avait insisté pour qu'il l'informât, le matin, sur l'état du malade.

La lettre qu'elle reçut le lendemain, c'est Bernardo qui la rédigea. Dans le post-scriptum, il disait deux mots sur son rétablissement, le reste qui occupait beaucoup de pages, évoquait un poignant souvenir de son enfance, depuis l'âge où il élevait un troupeau de son pauvre père, et celui où il apprenait la peinture, durant les années obscures de sa jeunesse, étranger aux joies que l'or avait amenés dans le hameau de ses aïeux. Que lui importait, à lui, la richesse ? Toujours triste et rêvant des avantages de la mort, désirant toujours la trouver, jusqu'à cette heure volée aux plaisirs du Ciel, si le Ciel en avait de semblables au bonheur des hommes — l'heure suprême où il s'était agenouillé aux pieds de la femme aimée, et ce pour quatorze ans, d'abord avec l'amour de l'innocent, puis avec la passion de l'homme, arraché au linceul d'une soutane.

Ricardina fut alarmée à la lecture de cette longue lettre dont les termes ne laissaient guère transparaître un lueur d'espérance. Son âme devait être assombrie et torturée par de méchants présages, alors qu'elle s'évertuait à soulager un tant soit peu ses angoisses sans trouver de raisons claires, ni évidentes.

Ricardina resta la journée entière pensive, les larmes aux yeux, à se lancer dans de folles conjectures, allant jusqu'à s'imaginer, dans son délire, qu'elle devait ennuyer un homme à qui elle ne procurait pas des joies sans mélange. Ce soupçon s'accorderait mal avec son innocence, si elle avait ignoré les révélations que lui avait faites sa mère affligée, au couvent, en lui contant, avec les épanchements d'une amie, comment elle avait payé son aveuglement.

Et comme le jour se passa sans qu'elle reçût de nouvelles de Bernardo, et qu'à dix heures du soir le médecin n'était pas venu lui expliquer la tristesse de son frère, à onze heures, Ricardina pria un domestique de lui donner l'adresse de son maître et de lui expliquer comment s'y rendre. Celui-ci en fut stupéfait, mais ne la contraria pas.

Ricardina partit à pied, et traversa les peupleraies qui s'étendaient sur une distance d'une lieue et demie.

Les trois heures sonnaient quand le domestique lui montra la fenêtre. L'on voyait de la lumière par les fentes des volets entrouverts.

Le domestique frappa.

Une autre fenêtre s'ouvrit, et le médecin se pencha pour demander qui c'était. Le domestique, qu'il connaissait, répondit. Francisco Moniz descendit, inquiet, devint livide et se sentit incapable de parler en voyant Ricardina.

– Ici... balbutia-t-il.

– Je viens voir Bernardo... dit-elle ; elle entra et s'engagea dans les escaliers, haletant de fatigue.

– Jésus !... murmura Moniz.

– Quoi ?! s'exclama-t-elle, épouvantée par l'hésitation du médecin. Son état s'est aggravé ?...

– Non, Madame, non ; mais ...

Ricardina monta les escaliers à toute vitesse ; elle s'arrêta, perplexe, au premier étage, sans savoir où entrer, et se mit à appeler Bernardo, en poussant des cris lamentables.

Le théologien, qui sortait alors de sa chambre, tomba sur elle, nez à nez, et lui dit à mi-voix :

– Entrez, Dona Ricardina, entrez. Mon frère ne se trouve pas chez lui ; mais il revient d'ici quelques heures. Je vous demande, par pitié, de ne pas lever la voix, parce qu'il serait dangereux que l'on sache que mon frère Bernardo ne se trouve pas chez lui.

– Mais où est-il ? demanda Ricardina, en tremblant.

– Veuillez et vous asseoir et vous calmer. Nous parlerons à tête reposée.

– Mais dites-moi pour l'amour de Dieu : qu'est-ce qu'il y a ? Il m'a écrit une lettre si sombre... Ah ! Mon cœur m'a dit qu'un grand malheur était arrivé !

– Un grand malheur, non, Madame — protesta le médecin. Mon frère Bernardo est allé traiter certaines affaires en rapport avec la politique ; il ne pouvait refuser de partir cette nuit ; mais, vers dix heures du matin, il sera revenu chez lui. Soyez tranquille, mon enfant. Il n'y aura aucun danger, à moins que vos gémissements ne parviennent jusqu'à cette maison là-bas, habitée par des étudiants, dont vous éveillerez les soupçons.

– Serait-ce que mon père me cherche ? demanda-t-elle, sans imaginer d'autre raison pour laquelle il serait dangereux d'éveiller des soupçons.

– Non, Madame. Votre père se trouve dans son abbaye, poursuit le médecin, qui était parvenu à trouver une prise sur son esprit troublé. D'après des lettres de chez nous, il est pris de crises de fureur et menace notre vieux père de brûler ses maisons ; mais, si Dieu le permet, il ne lui sera pas facile d'accomplir cette prouesse, sauf si, comme on le croit là-bas, il prend la tête de quelques guérillas qui se lèvent déjà en faveur de Dom Miguel et de l'absolutisme. Il est cependant improbable que votre père, quoique prêtre, gentilhomme, et surtout ministre de la paix, se salisse les mains dans les excès de la populace, en prenant sur lui les méfaits qui s'y perpètrent. Votre père ne sera pas rancunier au point, sachant que vous êtes l'épouse de notre frère, de... Il ne tardera pas à l'être. J'ai vu une lettre du commandant en chef de Sintra, annonçant qu'au retour du second courrier, arriverait la dispense royale pour la célébration de votre mariage, sans que votre père puisse intervenir.

La conversation se poursuit, à laquelle Ricardina ne participa guère, jusqu'à six heures du matin. Elle se plaignit d'une forte migraine. Le médecin et le théologien sortirent de l'alcôve de Bernardo, en lui demandant d'essayer de dormir.

Il était sept heures quand Ricardina sombra dans une torpeur, avec de courtes périodes de sommeil, dont elle émergeait en sursaut.

À la même heure, une lieue après Condeixa, en un lieu nommé Cartaxinho, en face du cortège de députés, surgirent treize hommes armés, les visages masqués, ou cachés sous des foulards. Les calèches s'arrêtèrent devant les carabines pointées sur la poitrine des cochers. L'agresseur qui semblait commander la bande s'approcha des calèches, l'arme appuyée sur son avant-bras gauche, le chien armé, et le doigt sur la détente.

– Sortez de là ! hurla-t-il.

Les professeurs et les chanoines descendirent.

– Allez vous mettre là-bas, reprit Bento Araujo, dirigeant le bout de son fusil vers une lande du côté gauche de la route.

Les treize avancèrent en colonne, à côté des députés, de trois innocents enfants de leur famille, des cochers et des domestiques.

Au bout de quelques pas, ils ligotèrent les muletiers et les domestiques, en les menaçant de leur tirer dessus s'ils laissaient échapper le moindre gémissement. Puis ils s'enfoncèrent avec les autres dans les bois où les feuilles n'étaient pas encore bien sorties.

– Couchez-vous par terre ! lança Couceiro.

Tandis que les députés s'étendaient, en les assourdissant de leurs implorations, Bernardo s'approcha de son compagnon qui s'était approprié le solide cheval du doyen, et lui dit :

– Tu veux tous les tuer ?!

– Je sais ce que je fais, répondit Bento Araujo.

– Ce n'est pas ce qui était convenu...
– On les attache ? demanda Megre.
– Pas question de les attacher, n° 5* ! répondit le commandant, qui s'était attribué ce grade parce qu'il s'estimait plus cruel que les autres. Tenez-les ! À vos poignards, à vos fusils !

On entendit la détonation de cinq fusils. Les crânes de deux professeurs, Mateus et Figueiredo, s'ouvrirent en deux larges fentes par lesquelles s'exprimait la cervelle saignante.

– Au tour des autres ! brailla Couceiro.

– C'est atroce ! dit Bernardo.

– Aux autres ! répéta le chef. Plus de murmure, n° 2 !

Trois autres coups de feu blessèrent gravement les chanoines, et légèrement les enfants.

Bernardo jeta son fusil, en criant :

– C'est infâme !...

– Les ordres n'ont pas été transgressés, rétorqua Couceiro. Les autres ne vont pas mourir, ils sont juste prévenus. Fuyons, maintenant !

Et ils partirent dans une course éperdue à travers les landes qui bordaient la route.

– Et la liste des accusés ? demanda Matos.

– Elle doit se trouver dans les coffres, dit Couceiro. Revenons sur nos pas

Il retournèrent aux calèches, défoncèrent les coffres, trouvèrent les papiers qu'ils déchirèrent et, dans le linge, ils trouvèrent quelques petits sacs d'argent.

– En aurons-nous besoin ? s'exclama l'un des treize.

– Peut-être... répondit un autre, donnant l'exemple en empochant l'un des sacs.

– Une autre infamie ! murmura Bernardo Moniz en s'enfuyant les les mains aux tempes, loin de ses compagnons.

– Eh ! Ce n'est pas le chemin ! lui cria Urbano de Figueiredo.

– Je ne reçois plus d'ordres, répondit le jeune homme de Beira en disparaissant dans un ravin.

– Laisse-le partir, dit Couceiro. Le moment est mal choisi pour le mettre au pas... Suivez-moi.

Trois des treize hésitèrent un moment, ne sachant s'ils devaient suivre Bernardo ou Couceiro. Ce qui les poussa à suivre ce dernier, c'est l'appui qu'ils lui avaient offert dans cette cruauté inutile et répugnante encore souillée par l'ignominie de ce vol.

* Ces individus avaient un numéro

Les quatre noms connurent le même sort, personne ne les entendit dans ceux que l'on criait du Limoeiro au gibet, le 20 Juin 1828. Un des trois qui le suivirent était António Maria das Neves Carneiro.

Nous n'avons absolument pas l'intention de décrire les événements du crime au supplice, dans la morose agonie de trois mois. Les contemporains n'ont guère écrit sur un acte qui a soulevé l'indignation. D'eux-mêmes, les libéraux cachèrent leurs visages pour ne pas essuyer les gifles de leurs ennemis. Les larmes répandues au sein des familles, sous le crêpe avilissant, ne suffirent pas à faire lever des yeux pleins de pitié sur les têtes de Matos, Megre et Couceiro, exposées aux angles du gibet.

Ne nous arrêtons pas devant ce spectacle, cher lecteur, Si vous avez des enfants, et qu'un jour ils partent loin de vous, à un endroit où les bras de votre amour ne parviendront pas à les sauver, pensez-y, et pleurez. Puis serrez-les sur votre cœur, laissez-les se voir dans vos yeux baignés de larmes, et dites-leur :

– Tous ces garçons avaient une mère et un père qui les ont pleurés. On leur refusa jusqu'à la sépulture ; parce qu'il n'y a pas eu de père qui osât réclamer les os de son fils. Et, s'il les avait obtenus, le stigmate d'une honte indélébile serait tel, sur la tombe de ces infâmes, que l'insulte du monde répondrait aux gémissements de leur cœur.

XII

ESPÉRANCES



ONZE HEURES, arrivèrent à Coïmbra deux soldats de cavalerie au grand galop, qui annoncèrent l'assassinat des universitaires et la capture de cinq étudiants, grâce au peuple des villages voisins, ameutés par les hurlements d'une femme qui avait assisté au carnage, et les soldats des escadrons du général Agostinho Luís, qui était passé au moment où le peuple s'attroupait sur la route.

Les "Divódis" projetèrent encore de partir, en armes, à la rencontre des prisonniers, et de les arracher à leurs gardiens, mais ils furent paralysés, non tant par la peur, que par la manifestation de la haine unanime de l'opinion pour un acte aussi lâche. La plus grande partie des étudiants libéraux, qui n'avait pas prêté serment au club républicain, stigmatisa une telle férocité, d'autant plus qu'elle tremblait à l'idée de s'exposer aux soupçons des magistrats.

Francisco Moniz se trouvait rue da Calçada, quand la nouvelle se répandit. Ce fut l'un de ceux qui poussèrent le club à un trait d'héroïque désespoir. Les applaudissements se refroidirent dès que les royalistes et les personnes sensées sortirent en armes en vociférant contre les assassins.*

Moniz alla trouver le théologien foudroyé par la nouvelle des cinq prisonniers. Ricardina, également prévenue par son domestique, avait posé les mains devant les deux frères de Bernardo, en leur demandant de lui dire ce qu'ils savaient.

– Ayez du courage, Madame, s'écria le médecin ! Notre situation est si atroce que je ne sais que vous dire, sinon... Courage ! Par tout ce qu'il y a de sacré, je vous demande, au nom de Bernardo de ne pas aggraver par vos lamentations la déplorable situation où nous sommes. Il y en a eu cinq d'arrêtés. Nous ne savons pas s'il se trouve parmi les cinq qui arrivent. Si ce n'est pas le cas, il y a encore un espoir qu'il s'en sorte... S'il est un des cinq...

Ricardina ne put entendre la dernière conditionnelle. Elle s'était évanouie, soutenue par les bras de Francisco Moniz, quand elle tomba, raide et livide, en émettant un râle déchirant.

– Sauve-la si tu peux...dit le médecin à son frère, et il sortit.

Il s'en fut au Pont, plein d'étudiants et de gens du peuple. Il prit sur lui, quand un ami lui dit : "Attention, tu te trahis !"

Il demandait sereinement si l'on connaissait déjà le nom des prisonniers, et combien ils étaient. Cinq, tout le monde était au courant, mais personne n'était sûr des noms.

À midi, les prisonniers arrivèrent au milieu de la canaille qui hurlait des vivats à Dom Miguel Ier.

Francisco Moniz examina les habits des cinq prisonniers, qui avaient le visage encore caché, excepté Couceiro, qui arriva sans son foulard, souriant à ses connaissances et se moquant de ceux qui l'insultaient.

Le médecin respira. Aucun des quatre n'était habillé comme son frère.

Il courut chez lui, trouva Ricardina à genoux, auprès du théologien, qui priait lui aussi. Il les embrassa tous les deux en s'efforçant de contenir sa joie :

– Ce n'est aucun des cinq... Il s'est échappé...

* Le *Correio do Porto*, périodique de cette époque, se répand en louanges sur un étudiant royaliste qui partit au pont de Coimbra avec une hache pour tuer les prisonniers, qui s'y engageaient. L'escorte eut beaucoup à faire pour les protéger de la rage sanguinaire du héros du *Correio do Porto*.

– Il aurait pu s'échapper ?! demanda son frère, méfiant. Il n'aurait pas encore été arrêté ou dénoncé par ses complices ?

– Tu as raison d'avoir peur ! acquiesça Francisco Moniz. Qu'as-tu décidé ?

– De fuir.

– Ça suffirait pour nous trahir.

– Et crois-tu que nous en sortirons en restant ? Crois-tu que Bernardo reviendra à Coimbra ? Plus jamais. S'il a pu s'échapper, cherchons-le chez nous. Que nous a-t-il dit ? T'en souviens-tu ? D'emmener cette dame chez notre père...

Les yeux de Ricardina bougeaient vivement tandis qu'elle suivait ce dialogue ; mais le reste de son visage semblait figé. Le médecin l'observait, craignant un symptôme inquiétant. Il essaya de la faire réagir avec des questions ; elle ne répondait même pas par des sanglots. Cependant son pouls battait excessivement vite, et ses joues restaient immobiles, sans indiquer qu'elle souffrît de cette démente qu'on appelle *spasmodique*. On la conduisit dans la chambre de Bernardo.

Sur ces entrefaites, un voisin étudiant revint avec la nouvelle qu'on avait arrêté quatre étudiants au Rabaçal, deux à Ega, et un à Pereira.*

– Mais c'est horrible ! dit le médecin à son frère, en le prenant à part dans l'escalier pour que Ricardina ne l'entendît pas. Cela fait douze prisonniers. Il en manque un... Quel espoir nous reste-il que ce soit le nôtre ?... Alors, c'est sûr que tout est perdu ?

– Tu me le demandes encore...

– Et maintenant ? Faut-il nous enfuir ?

– Non. Attendons que Bernardo arrive. Qui le soutiendra en prison ?

– Et nous ne serons pas arrêtés, nous aussi ?

– Assurément... Et cette malheureuse ? Que va devenir Ricardina ?

– J'ai pris ma décision, parce que j'ai eu un pressentiment sur tout cela, il y a un moment. Ricardina va partir cette nuit d'ici avec son domestique. Elle ira directement chez nous...

– Bien, mais tu l'accompagneras.

– En te laissant ?

– Oui. À quoi me sers-tu ? Va la présenter à notre bon père. Raconte-lui tout. Va, mais fais attention à ce que l'abbé ne sache pas qu'elle est arrivée. Entres-y de nuit, par les sentiers les moins fréquentés. Voici nos chevaux.

– En sera-t-elle seulement capable ? objecta le théologien.

– Elle le sera. Dis-lui que Bernardo s'est réfugié chez nous. Mens-lui. Ce qu'il faut, c'est l'emmener d'ici. Il n'y a rien de plus infernal

* Cette fausse rumeur parvint ainsi au *Correio do Porto*, le 22, d'un correspondant de Coimbra.

pour elle que de savoir que Bernardo est en prison et qu'il risque le gibet. Fais-la moi partir de Coimbra ; notre pauvre frère se tue, il se massacre avec ses fers, s'il sait que Ricardina se trouve ici en train de compter les jours qui lui restent à vivre...

Francisco Moniz entra, oppressé par des sanglots qu'il essayait en vain de réprimer, dans la chambre de Ricardina.

– Qu'y a-t-il ? cria-t-elle.

– Une bonne nouvelle !...

– Laquelle ? demanda Ricardina, en se relevant les mains toujours levées.

– Bernardo est rentré chez lui. Il est libre.

– Qui vous l'a dit ?

– Quelqu'un qu'il nous a envoyé. Nous partons cette nuit pour Espinho. Nous allons le trouver.

– C'est vrai ? Ô Vierge Notre-Dame ! Âme de ma sainte mère, qui m'as entendue ! Nous allons le voir ? Vous en êtes sûr ? Hein ?

– Oui, Madame, je suis certain qu'il est sur le chemin de notre maison, et qu'il a échappé à ses poursuivants.

– Oh mon Dieu ! Comme vous êtes bon pour les affligés ! s'écria-t-elle, en s'agenouillant à nouveau, les yeux baignés de larmes.

Qui pourrait exprimer les tourments de Francisco Moniz à cette heure !

Jusqu'à la tombée de la nuit, les nouvelles qui arrivaient confirmaient le bobard de l'arrestation de sept étudiants ; mais on ne citait pas les noms et l'on ne donnait pas de détails.

Le médecin entra à l'heure où son frère devait partir avec Ricardina. Il prit congé d'eux en pleurant, et glissa à l'oreille de son frère :

– Soutiens les vieux jours de notre père, il perd deux fils. Dès que tu apprendras mon arrestation, émigre. Veille toujours sur cette malheureuse, et... Il fit une courte pause et continua :

– Je dois te dire que Ricardina est mère, si la douleur ne tue pas le fœtus avant. Bernardo s'en doutait, et il avait raison. Je te préviens pour que tu ne la fasses pas entrer dans un couvent quelconque, dans l'état où elle est. Je ne puis te dire ce que tu dois faire. Tu y réfléchiras, en tenant compte des circonstances. Fais preuve de courage : suis les conseils de ta vertu.

Ils prirent la route de Viseu.

Au même moment, fouetté par sa décision de s'exposer au danger, Francisco Moniz monta sur un cheval et partit par la route de Coimbra.

Il arriva à Condeixa à minuit. Il se renseigna sur les prisonniers et apprit qu'il y en avait quatre dans les fers, appréhendés au Rabaçal. Il trouva moyen de les voir au petit-matin, quand ils sortirent de la prison, escortés par la cavalerie et des gens armés. Son frère ne se trouvait pas parmi eux.

Il se renseigna sur ceux qui avaient été pris à Ega et Pereira? On lui dit que, mis à part les neuf prisonniers, tous s'étaient échappés grâce à Satan.

Sa joie lui donna le vertige. Il se sentit renaître à ce moment ! Il pria : il éprouva le besoin de croire qu'un reflet divin éclairait l'exultation de son âme. Il se rappela sa mère qui était morte pleurée des pauvres, parce, alors qu'elle vivait dans le dénuement, elle partageait le pain de ses enfants avec d'autres encore plus indigents.

– Guidez à présent mes pas, ma sainte mère ! dit-il en son for intérieur, en levant au ciel des yeux embués de larmes.

Il réfléchit sur le chemin du retour, moins pressé par l'imminence du danger. Il se réjouissait d'être en vie, et en sécurité.

Il craignait de rencontrer des gens qui le soupçonnent et le poursuivent. Il avait confiance en son cheval, mais redoutait les balles.

Il en courut le risque, avec l'assurance et l'enthousiasme que lui inspirait l'âme sainte de sa mère. Comme le malheur assombrit et éclaire à la fois le chaos confus de la raison !

Il s'engagea dans un chemin de traverse qui le conduisit, à la fin de l'après-midi à Santo António de Cântaro, à neuf lieues de Viseu.

Il arriva chez lui, dans la nuit du lendemain, en suivant les montagnes voisines pour ne pas emprunter la route qui longeait le presbytère.

L'on entendit à l'intérieur le galop du cheval. Ricardina, ses frères et le vieillard se précipitèrent dans la cour.

Le théologien se jeta dans ses bras, en criant :

– Il est perdu ?

– Non, il est sauvé.

– Où est-il ?

– Je ne sais pas. Il est sauvé. Je sais tout ce que je voulais savoir.

Ricardina, qui avait entendu ce bref dialogue, se jeta entre les deux frères, en demandant :

– Il n'est pas venu ?

– Il viendra, aujourd'hui peut-être, peut-être demain. Il est vivant, Madame ! Et l'essentiel, c'est d'être vivant.

XIII

NORBERTO CALVO



QUAND BERNARDO MONIZ, António Maria das Neves Carneiro et deux fugitifs dont nous taisons les noms* entendirent le trépignement des chevaux et les cris du peuple à une si courte distance, juste derrière l'abri d'un tertre, ils dévalèrent des ravins abrupts, cherchant le bas du talus qui conduisait à un ruisseau profond, coupé par

l'arche d'un pont.

Arrivés à la rivière, il se jetèrent à l'eau et remontèrent le courant jusqu'à l'arche du pont, sous le couvert des saules. Les clameurs et le cliquetis des épées sur les flancs des chevaux retentissaient près d'eux, à portée de fusil. Enveloppés sous l'arche, collés aux pierres boueuses et glissantes, de l'eau jusqu'au torse, ils entendirent le fracas de la cavalerie qui passait au trot le tablier bombé du pont vacillant. Les villageois couraient devant les chevaux, et gravissaient la pente de la rive opposée, en se donnant des conseils contradictoires. Les uns disaient : "Ils sont derrière !" d'autres soutenaient qu'ils les avaient vu passer sur une crête, à deux portées de fusil.

La plupart suivirent les témoins oculaires et redoublant de vitesse, franchirent pèle-mêle les rochers et les pinèdes qui se découpaient à l'horizon.

– Je ne sais ce qui donne la mort la plus douce : la poudre chaude ou l'eau froide... Je consulterai la faculté, dit António Maria Carneiro grelottant, glacé, pris de convulsions.

– Il me semble que cette mort est la plus abjecte des deux, fit observer Bernardo.

– Sénèque est mort dans un bain, mais dans un bain d'eau tiède, reprit Carneiro.

– Les Romains savaient prendre leurs aises pour mourir, ajouta le prêtre.

* Il convient de préciser que l'un de ceux dont je tais le nom était un prêtre. Il s'exila et retourna au Portugal dans l'expédition du Mindelo, sans trace de tonsure, et avec une tenue de chasseur. Il servit en 1897 dans la Junte de Porto, à la tête d'un bataillon de la légion. Nous ne savons si la divulgation de son nom compromettrait les efforts du prêtre de 1828 pour rester caché. Dans le doute, respectons son repentir.

– Allons-nous nous assurer que nous sommes encore de la nature des phoques ? fit Carneiro. Déclarons-nous animaux amphibies, et rejoignons un moment la terre ferme.

– C'est étonnant, dit celui dont nous taisons le nom, qu'après avoir trempé une heure, il vous reste du sel ! Je reconnais que je suis aussi abruti qu'un chinchard.

– Soyons raisonnables, répondit António Maria, il est assuré que nous n'allons pas nous laisser tuer, ou pêcher, ce qui revient au même, si ce n'est pire. Il serait imprudent de sortir d'ici, mais aller là-bas, c'est de la prudence, parce qu'il y a moins d'eau qui reflue, nous pourrions y rester quelque temps pour voir si l'ennemi se replie.

– Allons-y donc, dirent-ils, et ils se tinrent par la main pour traverser avant de se blottir contre le pilier en face.

Après une demi-heure de silence sur les chemins et les montagnes, le prêtre leur demanda de le laisser aller jeter un coup d'œil d'une hauteur, entre les rochers.

– Vas-y, dit António Maria, mais ne fais pas comme la colombe de l'arche. Au lieu d'un rameau d'olivier, apporte un fruit de ces arbres paradisiaques.

– Des glands par exemple ?

– "Des glands", reprit-il avec l'accent paysan, c'est plus portugais. Gave-toi et rapporte ceux qui te resteront.

Le futur commandant du corps des légionnaires de la Junte revint en disant qu'il n'avait pas vu âme qui vive.

– Ni morte ? demanda António Maria. Maintenant qu'il est établi que nous sommes amphibies, il faudrait s'assurer que nous sommes aussi des carnivores. Lequel d'entre vous ne serait pas prêt à manger un bœuf ?

– Moi, dit Bernardo, je n'ai pas le moindre appétit. L'homme est une solide monstruosité, tu ne trouves pas ?

– Solide et abominable... acquiesça l'Alentejano. Cette force qui nous permet de regarder en face notre situation sans verser de larmes, quelle est-elle ? L'impassibilité d'un tigre qui plante ses griffes sur le cadavre de sa proie en fixant sans crainte le chasseur qui vise son épaule. Aucun de nous n'a encore pensé qu'il est définitivement malheureux et perdu ?

– Tout le monde y penserait... murmura Bernardo.

– Une relative perdition, corrigea le prêtre.

– Qu'est-ce qu'une relative perdition ? demanda Carneiro.

– Celle que l'on compare aux avantages perdus. Je n'estime pas abominable la bravoure de l'âme qui a tempéré la bassesse d'un acte vil. Quand la tristesse plantera en moi ses serres, je la chasserai. J'ai ce privilège que le remords de l'assassin ne pénétrera pas dans ma poitrine en sa compagnie.

– Mais l'honneur, la patrie, la famille ?...Qu'en est-il ? Pourrions-nous jamais les retrouver ?

– Je l'ignore. Nous conservons la vie.

– C'est bien dit ! rétorqua António Maria. Mais il s'ensuit qu'il faut nous concerter sur notre destin. Où iras-tu, Bernardo ?

– Chez moi, et de là, je ne sais où.

– Et toi, prêtre ?

– Où mon sort me conduira.

– César était plus chrétien, qui a dit *Deus* et non *fatum*. *Quo Deus impulerit*. Et toi ? demanda-t-il à l'homme dont je tais le nom.

– Qu'est-ce que j'en sais ? Je n'ai ni mère, ni père, ni frères. Emmène-moi avec toi.

– Je pars pour l'Alentejo, et de là pour l'Espagne. Mais il est indispensable que dorénavant nous restions séparés. L'union peut nous perdre. Qui voudra se joindre à moi, et partager mon pain, qu'il m'attende, ou qu'il attende à la frontière espagnole.

– À la tombée de la nuit, ils s'embrassèrent et se dirent leur dernier adieu, les yeux secs.*

Bernardo Moniz eut l'impression d'avoir parcouru trois lieues à partir du point où ils s'étaient séparés, quand, au point du jour, il se sentit défaillir de fatigue et d'épuisement. Nonobstant sa foi en la monstrueuse solidité de l'homme, il crut que la mort ne le laisserait pas voir l'aube d'un jour nouveau. Une vision lui apparut, qui lui rendait la mort plus douce. Ricardina, le front penché sur sa poitrine, **jaune**, le visage creusé de larmes déjà froides, allait mourir, elle aussi. Les objets prenaient tous la forme de son agonie. Les nuages

* Nous avons dit l'essentiel du prêtre dans une note. Sur celui dont je ne cite pas le nom, je n'ai guère d'informations. Quant à Neves Carneiro, l'on sait qu'il est passé en Espagne, où il fut reçu avec plein d'égards par un cultivateur, dont la fille se prit d'affection pour lui. Ces amours, dans l'esprit de la jeune fille, devaient aboutir au dénouement le plus honnête. António Maria (si la tradition ne salit pas sa mémoire) se déroba à ses sollicitations, probablement justifiées par une situation où elles contribueraient à sa réhabilitation. Pour venger cet outrage, le père le dénonça à la justice portugaise. Et couronna sa délation par une trahison. Il l'invita à se rendre incognito à une foire de ce côté-ci de la frontière. António Maria fut arrêté, on lui mit les fers aux pieds, on le conduisit au Limoeiro, et de là au gibet au mois de juillet de l'année 1830. António Maria das Neves Carneiro a été l'un des étudiants les plus brillants, un de ceux qui promettaient le plus. Un homme qui manifestait pour lui une estime particulière, m'a dit que la surprise glaça tous les esprits quand la nouvelle se répandit que ce jeune homme grave et studieux était un de treize criminels. La prudence, la modération de leurs convictions libérales, la tolérance et le calme des deux partis des étudiants dans les crises où ils croisaient le fer, laissaient entrevoir un destin bien éloigné de cet abject échafaud ! Ce qui l'a perdu, c'est la volonté "d'honorer" sa parole. L'honneur, sans l'amour de Dieu et celui de son prochain, c'est "l'honneur" des suicides, des duels, et des serments criminels. Le genre humain sera bon quand la *charité* chassera du commerce des âmes la fausse monnaie de l'"honneur".

blanchâtres, les étoiles blêmes, les marguerites, les arbres, les sentiers, les rigoles, tout se défaisait dans un tourbillon de cendres autour de sa tête étourdie. Le malheureux se serrait les tempes et fermait ses yeux. Il voulait les ouvrir pour les lever vers un Ciel miséricordieux. Ses angoisses redoublaient, mais celles du cœur, il n'arrivait pas à les distinguer des autres., Il laissa tomber son visage entre ses genoux, entrelaça ses doigts sur sa tête, et murmura :

– Si je pouvais mourir...

Le soleil se leva. Les premiers rayons lui réchauffèrent les mains. Il se réveilla de sa léthargie, raffermi, comme si les anges parcouraient le monde à la recherche de malheureux que Dieu n'avait pas encore condamnés.

Il se leva, chancelant, en s'appuyant aux arbres qui l'aidaient à éprouver ses forces.

Il regardait autour de lui et au loin. Qui pourrait dire où il était ?

À une demi-lieue il aperçut des sommets de tours dans la brume.

À vingt pas, blanchoyait un sentier battu qui descendait des hauteurs entre les olivaies, et se jetait dans un chemin spacieux.

– Je me trouve près d'une route ou d'une bourgade, pensa Bernardo. Je me suis perdu, probablement. Je me dirigeais vers une montagne, et je me trouve dans un village en plaine. Quand les gens iront aux champs, on me capturera. Mais si je m'enfonce encore dans les buissons, la mort m'y cueillera. Qu'importe ici ou là-bas ?

Il vit passer trois chemineaux sur la route. Il fouilla ses poches. Il avait plus d'or qu'il ne lui en fallait pour acheter la discrétion et la pitié d'un pauvre.

Il s'approcha du chemin. Il le traversa pour gagner un bouquet d'ormes. Il attendit longtemps. personne ne passait. Au détour de la route apparut un cavalier au trot. Le fugitif recula d'abord dans l'épaisseur du bois, puis, sans crainte, ni courage, porté machinalement par l'indifférence face à la mort ou à la vie, il s'approcha de la route, dans l'intention de demander au voyageur dans quelle région il se trouvait.

Celui-ci aperçut à quelques pas l'autre, qui l'attendait, appuyant son épaule à un arbre. Il tira les rênes du mulet, le faisant brusquement stopper.

Bernardo voyait juste ses yeux, car le voyageur s'enveloppait d'une épaisse capote, et que le rebord de son chapeau lui couvrait les épaules.

L'arrêt soudain du mulet, et l'immobilité du cavalier devaient effrayer le fugitif, mais elle ne l'ébranla pas le moins du monde. Il se détacha de l'arbre, fit deux pas vacillants vers l'autre, et dit :

– Pourriez-vous avoir la bonté de me dire quel est ce pays où l'on voit une tour.

– Ah, Monsieur !... cria le voyageur stupéfait, en laissant tomber les côtés de sa capote. C'est Votre Seigneurie ?... C'est vous, Monsieur ?

Ce que disant, il sauta de son mulet, et courut vers Bernardo Moniz qui lui ouvrait les bras en s'exclamant :

– Toi ici, Norberto !... Que viens-tu faire ? Où sommes-nous ?

– Près de Condeixa, Monsieur.

– De Condeixa ?! Mon Dieu ! Je suis donc à Condeixa ? J'ai marché plus plus de trois lieues, et je me trouve à l'endroit même d'où je me suis enfui !...

– C'est à une demi-lieue d'ici... dit Norberto. Pour un peu, Monsieur...

– Achève, mon ami !... Tu me demandes si je suis un des malheureux étudiants qui ont tué ces professeurs ?

– C'est que là-bas, derrière, j'ai rencontré beaucoup de monde à l'endroit où on les a tués, et je suis allé voir le sang. Que Dieu m'aide !... Partons d'ici : ces chemins, jusqu'à Freirigo, sont bourrés de gens lancés aux trousses des étudiants, et il y en a déjà neuf à Coïmbra, à ce que j'ai entendu dire. Sautez sur ce mulet, Monsieur. Nous allons quitter la route par ce sentier de chèvres jusqu'à ce que nous débouchions, là-bas sur la montagne. Pressez-vous, le diable pourrait nous réserver un de ses coups en vache. Vous perdez vos couleurs... Que Saint Pierre me vienne en aide.

– Ce n'est pas comme il y a deux jours, je me sens défaillir... murmura Bernardo.

– Il y a ici de quoi manger, grâce à Dieu. Et des provisions dans les sacoches. Pressons-nous de quitter cette route, c'est le plus important.

Bernardo Moniz gravit, en s'appuyant sur l'épaule de Norberto Calvo le sentier escarpé par lequel le fugitif avait gagné la route, et contournèrent le mur d'une chênaie jusqu'à ce qu'ils trouvent un passage pour y pénétrer. Puis, comme le bois était parsemé de vastes clairières, visibles depuis les pitons des hauteurs qui le dominaient, ils poursuivirent leur chemin avant de s'enfoncer dans une pinède, dont les branchages distillaient encore la rosée de la nuit.

Bernardo mit pied à terre dans les bras du confident de Ricardina, et se tournant vers lui, poitrine contre poitrine, il l'embrassa en versant force larmes, en criant :

– C'est Dieu qui t'a envoyé à mon secours, mon ami !

– Il faut manger maintenant ! dit Norberto, en vidant ses sacoches. Nous avons encore une demi-poule, deux saucissons bouillis, et du pain blanc. Ce qu'il n'y a pas, c'est du vin ; mais l'on peut boire de l'eau, il y a un ruisseau qui coule là en bas. Allez, Monsieur, mangez bien, si le cœur vous en dit. Regardez cette cuisse de poule ; accompagnez-la avec le saucisson. Si vous voulez de l'eau, je vais vous en chercher dans mon chapeau. Nous ne mourrons pas de faim

aujourd'hui. Le pire, c'est le mulet ; il ne manque pas de branches de pin ; mais le repos, ça remplace la nourriture.

L'étudiant retrouva des couleurs dès qu'il eut dégluti les premiers morceaux.

– Où allais-tu, Norberto ? demanda Bernardo.

– À Coïmbra.

– Ton maître avait-il appris la mort des professeurs ?

– Non, Monsieur ; comment l'aurait-il su, quand, moi, je suis resté *sonné*, lorsque on me l'a raconté, cette nuit, à l'auberge de Porto Coelheiro.

– Mais quel chemin as-tu pris de Viseu jusqu'ici ?

– Mon maître m'a envoyé à Redinho avec une lettre à un fidalgo je ne sais pourquoi. Je pense que c'est quelque chose pour lancer des guérillas dans tout le royaume ; je me doute aussi que Monsieur l'Abbé, ce qu'il veut savoir, c'est s'il se trouve à Pombal le corregidor qui s'est enfui de Viseu quand mon maître est sorti de prison.

– Mais qu'allais-tu faire à Coïmbra ?

– Voir la fidalga. Vous vous êtes marié avec elle ?

– Pas encore.

– Eh bien, il faut se marier, sinon je vais me fâcher, et ce sera le diable à quatre. Je venais pour ça.

– Et tu savais où elle était ?

– Non ; je comptais aller vous trouver pour vous dire : "Je veux voir ma petite ; dites-lui que le Calvo se trouve à Coïmbra". Je veux bien mourir, si elle ne me faisait pas tout de suite entrer !

– Elle l'aurait fait, Norberto ; mais si tu veux la voir, tu iras chez mon père ; elle doit y être à cette heure.

– Qu'est-ce que vous me dites, Monsieur ! Chez votre père !?

– Oui.

– Ah ! Par mille diables ! Si Monsieur l'Abbé l'apprend ! Écoutez, il a déjà plus de trente hommes qui touchent une solde pour sortir en armes au premier ordre. Rien que chez lui, il en a sept de Mildões qui mangent et qui boivent pour douze vinténs par jour. Les autres attendent que j'aïlle les rassembler. Et personne ne m'ôtera de la tête que la première cible, ce sera votre maison ; et après je ne sais pas si la famille de Reboiça en réchappera, et de plus, il a là-bas ma petite Dona Eugénia, qui est mariée. Il dit qu'il va les pourchasser jusqu'à ce qu'il les ait envoyés aux enfers, les fidalgos du côté de la vieille fidalga, que Dieu lui parle à l'âme. De sorte qu'on a mal fait d'envoyer Dona Ricardina à Espinho ; que tout ça n'aïlle pas exciter le père et le rendre enragé !

Le dialogue se poursuivit ; il était animé. Ils décidèrent de partir à la nuit, et de suivre la route jusqu'à ce qu'ils trouvent un sentier transversal, entre les sommets, qui les conduirait au Criz.

À midi. Norberto se rendit à Condeixa sous couleur de prendre des

renseignements sur les étudiants prisonniers. Il fit des provisions, donna une généreuse ration au mulet, et retourna à la pinède où il avait laissé Bernardo Moniz enveloppé dans sa capote.

Dès la tombée du jour, il tira son espingole de l'arçon, l'amorça avec de la poudre neuve, il installa l'étudiant sur la selle, lui couvrit les jambes engourdies par leur séjour prolongé dans l'eau sous le pont, commença à marcher devant le mulet, et dit :

– À la grâce de Dieu ! Si vous voyez apparaître des gens, ne m'attendez pas, Un coup d'éperon au mulet, sans regarder en arrière. J'irai vous rejoindre, si on me le permet. Si j'y laisse ma peau, dites à Dona Ricardina que Norberto savait être un ami.



PLANS DE L'ABBÉ



VOUS POUVEZ CROIRE que les neuf étudiants mis en procès gardèrent leur secret, quoi qu'on fît pour qu'ils dénonçassent leurs complices.

Cela n'empêcha pas la justice de trouver, dans son enquête, des preuves convaincantes de la complicité des quatre.

Point besoin n'était d'avoir beaucoup de flair pour suivre la piste de Bernardo Moniz, et de réunir les indices en relevant des anomalies fortuites.

Pour commencer, ses idées politiques. Puis l'amitié notoire entre Bernardo et Domingos dos Reis. Ensuite, l'hospitalité qu'offraient souvent les Moniz à la plupart des prisonniers, sinon à tous. S'ajoutait le témoignage de ses voisins étudiants, qui avaient remarqué et confirmèrent d'insolites mouvements chez les Moniz, la nuit précédente, et le jour de l'assaut. Enfin, la surprenante disparition de ses deux frères, avec leurs domestiques et leurs chevaux, sans qu'ils eussent parlé à personne de leurs projets.

La preuve la plus claire n'était même pas concluante pour la justice. Certains étudiants s'empressèrent de quitter Coïmbra, sans qu'on songeât seulement à les accuser de cet impardonnable attentat : il suffisait, pour les effrayer, de la restauration de l'absolutisme, contre lequel ils s'étaient mobilisés, ou d'avoir plus ou moins entretenu des relations avec quelques-uns des prisonniers. Beaucoup partirent et revinrent achever leurs études cinq ans après ; d'autres émigrèrent et renoncèrent à obtenir des diplômes.

Sur tous les Moniz pourtant, et surtout sur Bernardo, la justice de Coïmbra en sut assez pour envoyer en secret des mandats d'arrêts au juge d'instruction de Viseu, transmis par un algazil qui passa toute la nuit du 19 au 20 mars dans cette ville.

Le sbire arriva à Viseu le 20 à deux heures de l'après-midi, et Bernardo Moniz, à portée de vue de Viseu, prit la direction d'Espinho par des sentiers de montagne qu'il connaissait depuis son enfance, tandis que Norberto suivait la route directe, qui l'amena de nuit au presbytère.

Quand il se trouva en sa présence, son patron se précipita sur lui en s'écriant :

- Je n'en pouvais plus de t'attendre, mon gars !... Tu as pris un de ces retards !
- Me voilà, patron.
- Je t'attendais ce matin.

– J'ai fait mettre un fer au mulet, et j'ai dû attendre trois heures que le maréchal-ferrant se montre. Voilà la réponse.

Et il lui remit une lettre.

– Qu'as-tu entendu dire dans le coin ? reprit l'abbé, en lisant rapidement.

– Sur les professeurs ? Ils ont été tués par je ne sais combien d'étudiants.

– Et sais-tu si Bernardo a été l'un des meurtriers ?

– Je n'ai rien entendu de tel, fidalgo.

– Mais c'est le cas. Il y a déjà à Viseu un mandat d'arrestation pour tous. J'en viens. Demain ou après-demain, on cerne la maison, et s'ils y sont, comme on me l'a dit, ils vont tous aller gigoter au gibet ; ils ne pourront plus compter ni sur Dieu ni sur le Diable.

– Et la fidalga ? fit Norberto, en faisant mine de s'apitoyer.

– Que viens-tu me parler de cette femme perdue ?... Si je l'y trouvais... c'est moi qui la pendrais à une branche de châtaignier. Je n'ai pas de fille, tu comprends ?

– Oui, Monsieur.

– Alors, plus un mot là-dessus ! dit rudement l'abbé.

– Non, vous avez raison, corrigea Norberto. J'ai dit ça comme ça ; ce n'est pas que je veuille que vous pardonniez à votre fille, ni à lui. Le premier à lui tirer dessus, s'il le voit, c'est le Calvo. Il ne va pas y monter au gibet, j'en ai l'impression. Le gibet ? Les riches, ça n'y monte pas, au gibet. Le mieux, c'est de lui donner un passeport pour l'autre monde, et le faire répondre tout de suite de ses actes, en effet et en droit, comme dit l'autre.

Le prêtre jubilait, il avait les yeux et les dents qui riaient, et il eut un débordement de tendresse, un élan du cœur, dans la douceur des phrases presque chuchotées :

– Écoute, Norberto ! Tu seras toujours mon homme ! Je ne fais aucune confiance au Frazão ni au Torto, ce sont des braves, mais de vrais abrutis. Nous allons réfléchir à un plan. Je veux exactement ce que tu dis. Bernardo, s'il est là, c'est un homme mort.

– Il ferait beau voir !... C'est comme vous dites, Votre Seigneurie;

– Le juge de district de Viseu voulait faire cerner dès aujourd'hui la maison, et m'a demandé mon avis là-dessus ; mais je n'avais pas de plan précis et je l'ai convaincu d'attendre jusqu'à la nuit d'après-demain, pour éviter d'alerter les suspects pour rien, en m'assurant d'abord qu'ils y sont. Dès que je suis arrivé, Trento m'a raconté qu'il avait entendu dire qu'à l'aube, l'on ne voyait pas bien, trois personnes au moins étaient passées à cheval, et deux ou trois à pied, là-bas, par le chemin des Rechousas. Ce ne pouvait être qu'eux trois avec les domestiques. C'est bon pour nous. Ils sont faits ; mais j'y tiens, il faut que Bernardo meure. Comment ça se présente ? Dis-moi ce que tu en penses, Norberto.

– Mon idée, Monsieur l'Abbé, je ne vais pas vous la dire tout de suite. Laissez-moi réfléchir deux heures, nous avons du temps de reste. Je vais manger quelque chose, puis j'irai faire un tour pour voir comment ça sa présente. Je veux jeter un coup d'œil aux entrées et aux sorties de la Fonte. Je verrai tout de suite par où ils voudront s'enfuir ; c'est là qu'il faudra le tirer à bout pourtant ; mais en s'arrangeant pour ne pas se faire accuser de sa mort ; les autorités ne l'accepteront pas.

– Qu'est-ce que j'en ai à faire, des autorités ?

– Eh bien, soit ; l'on voit que vous vous en moquez, comme toujours ; mais, comme dirait l'autre, mieux vaut que cela ne se sache pas. Laissez-moi faire Monsieur l'Abbé ; j'aime bien me sortir des affaires dont je m'occupe, et jusqu'ici je ne m'en suis pas mal sorti.

– Eh bien vas-y ; va explorer les alentours ; mais évite qu'on te voie.

– Moi ? Il leur faudrait de bons yeux... À demain matin, ou à tout à l'heure, Monsieur l'Abbé. Vous allez vous coucher ?

– Oui, je suis moulu ; mais viens me voir dès qu'il fera jour.

Norberto dîna et partit. Il se rendit chez sa mère et la prit avec lui. Le majestueux hôtel des Monizes se trouvait à moins d'un huitième de lieue, il se dressait à l'emplacement d'un ancien hameau.

L'ami de Ricardina demanda à sa mère de frapper à la porte. Un domestique sortit, en demandant qui il devait annoncer.

– Dites à Monsieur Bernardo que la vieille est ici.

Le domestique allait dire que Monsieur ne se trouvait pas chez lui, quand Bernardo lui demanda, de sa fenêtre, de se retirer, et dit à la vieille d'attendre.

Il descendit dans la cour, et ouvrit le portail

– Mon Norberto est là ; il veut vous parler, Monsieur, dit la petite vieille.

– Allez lui dire que personne ne le verra dans cette cour, et qu'il vienne ici.

Tandis que la vieille allait transmettre ce message, Bernardo monta, appela Ricardina, et descendit avec elle alors que Calvo arrivait, le visage caché derrière une cape sous laquelle on voyait les deux canons d'une carabine.

– Entre, Norberto, dit Bernardo, ému ; voici ton amie d'enfance, qui vient te remercier.

Ricardina lui tendit les mains, qu'il n'osait prendre dans les siennes. Elle le força à le faire, et dit, secouée de joyeux sanglots.

– Comment pourrai-je te payer les services que je te dois, Norberto !

– Venons-en au fait, fidalga... dit le domestique en frottant ses paupières avec la manche droite de sa veste. Écoutez, ça se présente bien mal. Le juge du district vient après-demain cerner la maison parce que l'ordre est arrivé de vous arrêter tous. S'il ne vient pas, Monsieur l'Abbé envoie des gens avec des miliciens, et faites

attention, son idée c'est qu'on vous tue, Monsieur, avant de vous faire prisonnier. Ce que vous dis, je le sais aussi bien que nous sommes ici tous les trois. Ce que vous avez à faire, à présent, c'est de prendre le large. Partez pour l'Espagne au plus tard après-demain, sinon tout est perdu.

Ricardina tremblait, transpercée d'une terreur glaciale. Bernardo la serra contre sa poitrine et lui dit :

– Ne crains rien ma fille, ton Norberto nous a encore sauvés cette fois-ci. Entre demain et après-demain, l'on prépare tout, et nous partons pour l'Espagne. Merci, tu es un homme d'honneur ! Que Dieu te paie avec la joie de sauver du gibet le futur mari de ta chère petite.

Écoute, Norberto, sais-tu ce que cela nous coûte de te laisser ? Veux-tu venir avec nous ? Veux-tu être un ami de notre famille, un frère que nous a donné ta probité ?

– Viens, viens, Roberto ! intervint Ricardina. Et laisse à ta mère et à tes neveux tout l'argent que tu voudras.

– Tout ce que tu voudras, confirma Bernardo.

– Pour l'instant, je ne peux pas venir... dit le domestique, mais, au bout de quelques jours, je vous rejoindrai là où vous vous trouverez. Je pense que l'on a besoin de moi, ici... Bon, au revoir. Je ne peux pas rester. Faites vite vos préparatifs, il n'y a pas de temps à perdre. Ne laissez aucun objet de valeur en vue dans le palais : Monsieur l'Abbé a chez lui tous les criminels et tous les voleurs qui ne peuvent rentrer dans leur pays, ils n'attendent qu'une occasion pour créer des troubles ici, dans toute la Beira. Au revoir, fidalga, à la prochaine.

Ricardina et Bernardo l'embrassèrent. En étreignant sa poitrine, l'étudiant glissa dans la poche de son veston un rouleau de pièces, qu'il avait apporté en descendant avec Ricardina.

Norberto recula d'un pas, en prenant le rouleau.

– Qu'est-ce que c'est, Monsieur ?

– C'est pour ta mère et tes neveux. Si tu refuses d'accepter ce qui appartient aux pauvres, tu fais une mauvaise action, et tu voles presque ta famille.

– Eh bien, merci ! dit Norberto. Ils sont tous fort pauvres.

Il s'en alla mettre dans les mains de sa mère tout l'argent, en lui disant :

– Demandez bien à Notre Dame de protéger ces bonnes gens contre leurs ennemis.

La famille de Bernardo, plongée dans l'angoisse, attendait les nouvelles qu'apporterait Bernardo.

Dès que l'ancien, qui ignorait encore les menaces qui pesaient sur ses enfants, entendit dire qu'ils allaient fuir, et que sa maison, abandonnée, serait mise à sac, il se répandit en lamentations,

demandant à Dieu de mettre un terme à une vieillesse si amère. Les prières de tous le calmèrent, ainsi que les admonestations assez rudes de son fils Francisco, qui l'accusait de s'inquiéter trop égoïstement de sa tranquillité, quand ses enfants risquaient rien moins que le gibet.

Ils commencèrent aussitôt à remplir des bahuts avec les richesses les plus visibles, c'est-à-dire des sacs de pièces d'or, venant, pour la plupart, de l'important héritage que le vieillard prenait plaisir à voir réalisé en espèces, comptait et recomptait non pas avec la jubilation de l'avare, mais celle du père qu'il laisse ses enfants très riches, alors qu'ils étaient si pauvres, et même des domestiques de naissance.

Au point du jour ils avaient bouclé leur bagage qui devait être transporté en deux fois.

La peur stimulait l'énergie de tous ; mais le vieux Moniz s'était jeté sur un vieux grabat, et continuait à demander en silence à Dieu de le laisser terminer sa vie dans le lit où il était né.

